

Les Cahiers des Dix



Les premiers Canadiens

Jacques Rousseau, M.S.R.C.

Numéro 25, 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079930ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079930ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, J. (1960). Les premiers Canadiens. *Les Cahiers des Dix*, (25), 9–64.
<https://doi.org/10.7202/1079930ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les premiers Canadiens ⁽¹⁾

Par JACQUES ROUSSEAU, M.S.R.C.

Pendant les trois siècles qu'il met à découvrir l'indigène, le Blanc le côtoie à divers échelons culturels : l'Ojibway en canot recueille la folle-avoine, le Montagnais migrateur flèche l'orignal et trappe le castor, dans la Prairie le nomade déclenche de stampede des bisons, l'Esquimau vissé au kayak harponne le mammifère marin, l'Iroquois fait surgir des buttes le maïs, la courge, le haricot et le tabac.

L'Amérindien doit au Blanc des modes de vie plus efficaces, mais trop souvent hélas, la désolation des grandes épidémies. En quelques jours, la rougeole et la petite vérole ont exterminé plus d'Indiens que toutes les guerres tribales réunies.

La population du Canada, fortement disséminée à l'époque de la découverte, comptait probablement 220,000 personnes. Il y en a 150,000 aujourd'hui, mais leur nombre s'accroît. La maladie a supprimé des tribus entières, mais d'autres, après une baisse foudroyante, reprennent leur place au soleil.

TOTEM ET POTLASH

Les peuplades de la côte du Pacifique et des Rocheuses constituent un ensemble étonnant. Des onze familles linguistiques amérindiennes qui se partagent le Canada, six sont propres à la côte occidentale et à la Cordillère, ou pénètrent à peine dans la Prairie.

Carrefour des anciennes migrations, les Rocheuses sont un cul-de-sac pour plusieurs bandes. Des envahisseurs scindent à leur tour

(1) Cet article fait suite à deux autres du même auteur parus antérieurement dans les *Cahiers des Dix*, sous les titres de "Ces gens qu'on dit sauvages" (1958) et les "Sachems délibèrent autour du feu de camp" (1959). Les deux premiers présentaient des traits généraux des indigènes du Canada. Aujourd'hui vient la visite des différentes peuplades. Revue en réalité mal équilibrée. Des groupes sont traités plus sommairement que d'autres, mais l'auteur ne prétend pas faire oeuvre systématique.

des groupements homogènes dont les éléments suivent désormais des voies culturelles indépendantes. Le nouveau venu adopte parfois la langue ou la culture de ses prédécesseurs. Selon qu'elles habitent la côte ou la montagne, les nations apparentées évoluent différemment.

Impossible, ici, de tenter une monographie, même sommaire. La région du Mackenzie et du Yukon héberge des chasseurs athapascans, répartis en une dizaine de nations différentes. Sur la côte du Pacifique, où l'on parle plusieurs langues sans relations connues, la vie gravite autour de la pêche. Dans la Cordillère, des Athapascans vivent à la manière de leurs voisins de la côte, tandis que des peuplades originaires des rives du Pacifique partagent la culture des chasseurs athapascans ou des nomades de la Prairie.

Les indigènes de la côte, depuis l'Alaska jusqu'à l'île Vancouver, comprennent les Tlinkit, Haïda, Tsimshian, Bella Coola, Kwa-kiult, Salish côtiers et Nootka. Malgré la diversité linguistique, leur culture abonde en traits communs. Tous dépendent du saumon qui envahit les estuaires, et aussi des grands cèdres, qui fournissent le bois des demeures et des canots et en partie la fibre du vêtement. Le contact fréquent a favorisé l'échange culturel. Les mythes, les rites, l'organisation sociale et l'art tendent vers une certaine unité.

Ces Indiens reconnaissent des castes, à part les clans et phratries. Les nobles ont préséance sur les gens du peuple, ces derniers sur les esclaves, habituellement des prisonniers de guerre dépourvus de tous droits. Les Tsimshian possèdent en outre la caste royale qui fournit les chefs. Tout s'achète, les épouses, les honneurs, le rang social, tout ce qui confère le prestige tant convoité. Seule la fortune permet de l'acquérir. Par plusieurs points, leur organisation rappelle les aspects mesquins de la vie des Blancs.

De tous les traits culturels, les mâts totémiques sont les plus célèbres.⁽²⁾ Certains reproduisent l'effigie d'esprits tutélaires, mais le plus souvent, les blasons familiaux. Les mâts que nous connaissons, dans les musées ou dans la nature, ont moins d'un siècle. La fabrication des plus anciens a probablement débuté aux environs de 1830. Lorsque Cook visite la côte du Pacifique, à la fin du dix-huitième siècle, on peint les blasons en ocre sur la façade des demeures; quelques poteaux d'angle et le poteau mitan de la façade sont parfois

(2) Totem vient de l'Ojibway *ototeman*, signifiant vaguement "esprit tutélaire".

sculptés, mais les mâts totémiques détachés n'ont pas encore fait leur apparition.

La sculpture en argilite noire, également récente, date des environs de 1820, alors qu'un indigène nootka, employé sur un baleinier, observe un matelot américain sculptant des figurines d'ivoire. L'art actuel est un produit d'acculturation; enraciné dans la culture indigène, il prend son essor définitif avec l'acquisition de l'outillage des Blancs, après 1778. Désormais, le bois raconte en détail la généalogie du noble défunt. Dans un pays où prime l'enchère au prestige, on étale bientôt dans le ciel, aussi haut que les grands futs de la forêt, la richesse des blasons familiaux. Le mât totémique, en définitive, trouve son origine dans la mégalomanie d'indigènes qui essaient d'éclipser leurs voisins.

Pour mieux comprendre la vie côtière, sans nous laisser distraire par les particularités des diverses peuplades, arrêtons-nous chez les Kwakiult, à la fin du siècle dernier. La mer aux ressources infinies accumule dans les bourgades des biens immenses inconnus ailleurs au Canada. Les membres de la tribu jouissent tous de l'usufruit de la terre, mais chacun possède en propre ses biens meubles et immeubles dont il peut disposer de son vivant ou qu'il peut transmettre à ses héritiers. La société, d'ailleurs, repose sur l'héritage. A part l'avoir matériel nécessaire à la vie, la propriété personnelle a surtout pour fonction d'accroître le prestige. C'est le cas des poteaux d'angle de la maison, qui ont chacun leur nom propre, des cuillers en corne de mouflons sculptées aux armes de la famille, des patronymes, des chants, des mythes et des privilèges, comme celui d'attacher un danseur à un poteau ou de lui apporter de l'étope pour s'essuyer la face. De toutes les marques de fortune, aucune ne surpasse les titres de noblesse. A celui qui les détient, échoit la grandeur des ancêtres qui les ont portés. Comme ils passent de droit à l'aîné, les autres enfants entrent automatiquement dans la caste moyenne.

Transmis entre vifs ou par succession, lors du décès du propriétaire, le blason impose des obligations onéreuses. Il ne suffit pas d'en hériter : il faut proclamer son droit à les posséder en distribuant des biens au cours d'une fête tribale, le potlash. Les hommes accumulent des canots qui ne navigueront jamais, des coffres sculptés, des monceaux de coquillages précieux; pendant toute leur vie, les femmes fabriquent sans cesse des couvertes de fibres de cèdre pour

les empiler dans les coffres. Tous ces objets sont les pièces de monnaie distribuées dans le potlash, mais pas en pure perte, puisque tout cadeau en impose un plus important du récipiendaire.

L'enchère du potlash débute dès la plus tendre enfance. Le premier nom reçu par le bébé indique simplement le lieu de naissance; dépourvu de prestige, il l'assimile au commun des mortels. Quand vient le temps de recevoir un nom de la noble lignée, les parents lui prêtent des couvertures de lit pour distribuer dans l'entourage familial. Toute personne qui reçoit un don doit faire remise à brève échéance en ajoutant un intérêt substantiel proportionné à son rang. Un chef à la hauteur de la situation remet au moins trois fois ce qu'il a reçu. A la fin de l'année, l'enfant rembourse ses créanciers et leur verse en outre un intérêt de cent pour cent. L'enfant qui a semé à bon escient ses cadeaux se trouve nanti d'un petit capital, qui s'accroîtra d'année en année, chaque fois qu'il jouira de nouvelles prérogatives familiales. Ceci dure jusqu'au jour où il se sent capable d'organiser un potlash.

Pour acquérir son épouse, le fiancé a dû faire un cadeau généreux à ses beaux-parents. Ceux-ci doivent le rembourser. L'héritage Kwakiult tient à la fois des systèmes matrilineaire et patrilineaire. Les biens passent au gendre, qui en devient l'usufruitier, et qui à son tour devra les transmettre à son fils aîné. Le beau-père profite de la naissance ou de la fête de la puberté du petit-fils pour distribuer ses prérogatives et rembourser le cadeau reçu en échange de sa fille.

Non seulement le potlash proclame l'ascension de l'hôte dans l'échelle sociale, mais il vise également à éclipser ses voisins pour les plonger dans une honte dont ils ne pourront plus jamais se relever. L'adversaire, incapable de rendre les biens avec intérêt, est déshonoré, déclassé, définitivement ruiné. L'hôte des potlash les plus solennels, habituellement un grand chef, envoie son invitation aux tribus voisines un an d'avance. Ses sujets incapables d'organiser eux-mêmes un potlash se mettent de la partie : le chef devient en quelque sorte le procureur de leurs biens, le mandataire de leur prestige, moyennant intérêt, bien entendu. Le bénéfice n'est pas l'unique motif du prêt : ils veulent effectivement assurer la victoire du chef. L'enchère du potlash, d'ailleurs, n'est souvent qu'une forme subtile de guerre.

Le choeur de l'hôte ouvre la fête avec des cantiques dont il est propriétaire, et qui révèlent une mégalomanie effrénée.

« Je suis le grand chef qui couvre de honte tous les peuples.

Je suis le grand arbre, le seul, celui qui domine,

Je suis le premier, je suis le seul.

Je cherche vainement quelqu'un de grand parmi vous.

Vous êtes incapables de retourner les fêtes où je vous

comble.

Vous êtes des pauvres, des orphelins, vous êtes dépourvus

d'ancêtres.

Je suis celui qui distribue les canots et les cuivres.

Je suis le chef insurpassable qui couvre de honte tous les

peuples ». ⁽³⁾

La fête débute généralement par la vente d'une espèce de bouclier en cuivre battu. Chacun possède un nom personnel qui renferme en quelque sorte une âme. Sa valeur est celle qu'il a acquise au cours des potlash. Deux pièces de même dimension, d'égale valeur intrinsèque, ne sont pas sur le marché du potlash des monnaies équivalentes. Tout en rappelant sa propre gloire, l'hôte vante la noblesse de son cuivre et défie les invités de l'acheter. Ces derniers, venus à la fête avec des coffres remplis de couvertures, n'offrent d'abord qu'une fraction minime de la valeur. L'hôte et les siens refusent avec des expressions de mépris : « Pensez-vous vous en tirer avec si peu ? Ajoutez encore mille couvertures ». Quand le comptable fournit au chef le décompte de cette enchère hystérique, cinq mille couvertures parfois sont empilées sur la place. Et le chef s'écrie : « Vous voyez cette montagne de couvertes qui s'élève jusqu'au ciel ? C'est là le poids de mon nom. Mon nom est grand, mon nom est celui des Kwakiult ».

Les épouses elles-mêmes s'obtiennent comme les grands cuivres. Le futur se rend avec les siens chez le père de la jeune fille apportant des bahuts pleins de couvertes Chilkat. Plus il offre pour sa fiancée, plus cela augmente sa gloire. A proprement parler, il n'achète pas l'épouse, mais un ensemble de prérogatives du beau-père réservées à la progéniture.

Pour humilier l'adversaire, rien ne surpasse le potlash où l'on détruit une partie de ses biens. On jettera par exemple au feu de grandes quantités d'huile de poisson. La chaleur intense grille parfois les vêtements des invités de marque; leurs jambes rougissent, mais

(3) Ce chant typique, propriété d'un chef particulier, n'est pas reproduit in extenso.

ils subissent ce martyr sans broncher. Que la maison menace de s'enflammer, l'hôte montre la plus complète indifférence. Bien plus, il brûlera des centaines de couvertures de laine et même de grands cuivres nobles, qui ont coûté chacun plusieurs milliers de couvertes. Pour ne pas mourir de honte, l'adversaire devra faire mieux.

Toutefois, le chef n'est pas libre d'étaler sa mégalomanie au point d'appauvrir la tribu entière. S'il va trop loin dans la destruction, les siens cessent de l'appuyer, ce qui compromet définitivement sa fortune.

L'assassinat, comme le mariage, permet de s'approprier les noms, les mythes, les blasons, les chants d'autrui. En tuant des êtres spirituels, on devient propriétaire de cérémonies et de masques. Les shamans possèdent des biens spirituels. Eux aussi se lancent des défis; dans l'enchère au prestige, c'est à qui aura dans son sac le tour le plus étonnant.

Une telle civilisation repose, en définitive, sur les deux seules émotions admises, la fierté et la honte. Quand la mort passe dans la famille, on se libère parfois de cet affront en tuant une autre personne de même rang. Quand un esprit sollicité n'exauce pas les désirs, il ne reste plus qu'à l'injurier.

En cinquante ans, la vie de la côte s'est radicalement transformée. Plus de potlash ni d'esclavage. Les indigènes, attaqués par les maladies des Blancs, se sont décimés. Ils n'ont pu s'intégrer dans la vie nationale, malgré l'abandon de la plupart de leurs caractéristiques ethniques. Leur art, l'un des plus parfaits du monde amérindien, en perdant toute signification, entre dans le domaine de l'archéologie. Indissolublement lié aux rêves de grandeur qui trouvaient leur expression dans le potlash, cet art devait fatalement disparaître avec l'interdit de ces fêtes ruineuses parce qu'il n'a pas su trouver de nouvelle raison d'être.

LES DERNIERS ARRIVANTS

Le peuplement préhistorique de l'Amérique s'est fait par vagues successives. L'Algonkin serait l'un des premiers venus, l'Athapascan et l'Esquimau, les derniers. Lequel mit fin à cette migration reste encore à déterminer.

Si l'on en croit Sapir, la langue athapascanne serait vaguement apparentée à celles de la famille tibéto-chinoise. L'esquimau pourrait

être rattaché à un rameau asiatique, mais aucune autre langue amérindienne, dans l'état actuel de nos connaissances, n'aurait de réminiscences asiatiques. Cela pourrait s'expliquer par l'extinction de certaines souches mongoliques, ou par une séparation si lointaine que les nouveaux rameaux ont eu le temps d'évoluer d'une façon radicale.

Entrés sur le continent par le bassin du Yukon et du Mackenzie, une partie importante des Athapascans reste attachée à la forêt boréale du Canada occidental, et leur culture, adaptée au milieu, rappelle celle des bandes algonkines de l'est. Ceux qui vivent en bordure de la toundra adoptent parfois des traits culturels esquimaux. Certains répondent aux exigences du milieu, mais les autres ne leur doivent rien.

D'autres bandes, cheminant vers le sud, laissent dans la Cordillère des noyaux de populations échelonnées de l'Alaska à la Californie. Très souvent, ils modèlent leur existence sur celle des voisins. Les cultures les plus solides et les mieux façonnées dégrossissent les plus rudimentaires. Les Sarcis, optant pour la prairie canadienne, acceptent en bloc la civilisation traditionnelle des chasseurs de bisons, dont le type est le Pied-noir. Cette tribu algonkine, à son tour, avait sans doute reçu cette civilisation de plus anciens occupants de la plaine.

Un fort penchant pour le nomadisme, — héréditaire ou écologique, — poussait l'Athapascan vers le sud, et d'autant plus facilement que l'Esquimau occupait la toundra du nord-est, que l'Algonkin était maître du Canada oriental et que la côte du Pacifique se protégeait avec son armature économique et sociale, mûrement éprouvée. Que pouvait contre eux un envahisseur sorti à peine du paléolithique ? Seul s'offrait à lui le couloir de la Cordillère. Lorsque l'avant-garde déboucha sur le plateau central de l'Arizona et du Nouveau-Mexique déjà occupé par des agriculteurs pacifiques, la rapine devint un moyen de subsistance. Le cheval, perdu dans le désert américain par le conquérant espagnol, devint l'associé du Navajo et de l'Apache et décupla leurs chances de succès. Depuis, les services du gouvernement américain les ont transformés, de peine et de misère, en éleveurs de moutons. Notre civilisation moderne leur doit beaucoup. Sans les Apaches et les Navajos, la culture cinématographique serait irrémédiablement privée du Western.

Malgré les bandes marginales de la toundra et de la Prairie,

malgré les écumeurs du désert américain, les Athapascans restent essentiellement des habitants de la forêt, possédant une culture qui, sous l'angle écologique, ressemble beaucoup à celle des peuplades algonkines du Québec. Comme toute culture indigène, elle n'a pu résister au Blanc. Essayons de nous la représenter au début du siècle dernier.

Les principales peuplades de cette famille de la Cordillère canadienne comprennent, du sud au nord, les Chilcotin, les Porteurs (Carriers), les Tsetsaut, les Tahltan et peut-être les Tagish. Les Tagish ressemblent aux précédents, mais leur langue et leur culture viennent des Tlinkit. Les Chilcotin, les Porteurs, les Tsetsaut et les Tahltan conservent leur idiome, mais ils ont acquis la culture des indigènes de la côte.

Quelques tribus reconnaissent les castes (nobles, gens du peuple, esclaves), pratiquent le potlash et adoptent la couverture Chilkat. Les Tsetsaut bénéficient d'une culture mixte, athapascane et côtière. De leurs ancêtres ils conservent fidèlement la coutume interdisant à la belle-mère de rencontrer son gendre; comme leurs ancêtres aussi, les parents abandonnent leur nom à la naissance du premier enfant pour ne plus s'appeler que le « père ou la mère d'Untel ».

Essentiellement chasseur d'orignaux, de caribous, d'ours, de castors et de lièvres, l'Athapascan pêche à l'occasion le saumon. Si le pays ne le permet pas, il en obtient des voisins de la côte en échange de teintures, de fourrures et de raquettes.

Les embarcations et les cabanes sont lambrissées d'écorce de cèdre ou d'épinette. L'hiver, les Chilcotin et les Porteurs habitent des demeures souterraines auxquelles ils accèdent par une échelle au centre du toit.

Les Tahltan obtenaient des Tlinkit de l'huile d'oulekan, des coquillages, des couvertures de laine de chèvre de montagnes et même des esclaves préalablement achetés des Haïda qui les avaient enlevés à leurs voisins du sud. En échange, les Tahltan donnaient des peaux de cervidés, du nerf pour la couture, de la babiche, des sacs de cuir et des mocassins.

Les principales peuplades athapascanes de la forêt boréale, vivant à l'est des précédentes, occupaient un immense territoire allant de l'Alaska et du contrefort des Rocheuses jusqu'à la baie d'Hudson,

et depuis la toundra boréale jusqu'à la rivière Churchill, au sud. Ces tribus sont, du sud au nord, les Sekani, les Castors (Beaver), les Chipewyan (nommés Montagnais par les missionnaires français et qu'ils ne faut pas confondre avec les Montagnais du Québec, de la famille algonkine), les Nahani (nommés également Montagnais par des missionnaires français des Rocheuses), les Esclaves (Slaves), les Loucheux ou Kutchin, en bordure de l'Alaska, les Peaux-de-lièvre (Hare), près de Norman, les Dogrib (les Côtes-de-chiens du père Petitot), les Yellowknife (ou Couteaux-jaunes, allusion à l'utilisation du cuivre natif). Lequel du nom français ou anglais est une traduction de l'autre n'est pas facile à déterminer; mais le nom original provenait fréquemment de coureurs des bois canadiens-français.

Les Chipewyan et Yellowknife de la zone hémiarctique poursuivent le caribou dans la toundra forestière et dans la toundra, comme autrefois le Naskapi du Québec. Les Esclaves, les Sekani, les Nahani, les Castors, — essentiellement des forestiers de la zone subarctique, — fléchaient l'original, le caribou, l'ours et le castor. Plus que chez les Chipewyan et Yellowknife, la pêche joue un grand rôle dans leur alimentation. Les Castors, en bordure de la plaine, s'attaquent parfois au bison en utilisant la fourrière des habitants de la prairie. Les Dogrib et les Peaux-de-lièvre, à l'encontre des précédents, ne sont ni des forestiers absolus, ni des habitants exclusifs de la toundra forestière, mais ils voyagent d'une zone à l'autre, apportant avec eux du bois de chauffage lorsqu'ils s'aventurent dans la toundra pour quelques jours. Ce seul caractère en fait plutôt des forestiers. Ces indigènes chassent le caribou et le bœuf musqué dans la toundra, l'original et le castor dans la forêt.

Les Athapascans deviennent par la suite des trappeurs d'animaux à fourrure quand ils ne languissent pas dans les réserves aux frais de la Couronne. Les premiers en contact avec les Blancs, lors de l'ouverture du poste de la Hudson's Bay Company en 1717, les Chipewyan, réussirent à monopoliser la traite : toutes les peuplades-sœurs durent passer par leur intermédiaire et leur concéder la part du lion.

Avant que le Blanc n'introduise son arsenal, la chasse se faisait à l'arc et à l'épieu, la pêche au filet d'écorce de saule ou à la ligne de fibres de saule munie d'hameçons d'os ou de bois.

L'habitation ordinaire, tantôt le tipi conique, — tantôt la mai-

son rectangulaire avec pignon, — est lambrissée d'écorce d'épinette, ou souvent de peaux de caribous chez les Yellowknife et les Chipewyan.

Le costume frangé en cuir de cervidés ressemble à celui des tribus algonkines de l'est. Le vêtement loucheux par contre a suivi la mode esquimaude. Il lui doit le prolongement à l'avant et à l'arrière du parka et l'ampleur du dos permettant à la mère de loger son bébé bien au chaud contre sa peau. Autres traits empruntés aux Esquimaux, le traîneau à patins et le tatouage de la figure.

L'embarcation des Loucheux, en écorce, mais à fond plat et à flancs droits, ressemble à l'umiak esquimau. Les autres peuplades athapascanes, par contre, en ont une en écorce d'épinette dont la structure rappelle le canot d'écorce de bouleau. Les Nahani, qui gagnent la montagne à pieds, en descendent au printemps sur des canots en peaux d'originaux, dont la charpente correspond à celle du canot d'écorce. Au début de la colonie française, les indigènes du Nouveau-Brunswick fabriquaient de semblables embarcations pour revenir de la forêt. Les récipients athapascans, employés pour la cuisson ou la conservation des aliments, sont en écorce rigide d'épinette, ou tissés au moyen de fines radicales.

Presque sans transition, ces peuplades sont passées de la liberté au régime des réserves, il y a soixante ans à peine. On ne craint plus la famine, mais l'ancienne culture a vécu. Le contact des Blancs leur a été fatal. Les épidémies de rougeole, d'influenza et de petite vérole ont réduit leur population parfois au quart. Hearne a prétendu que la petite vérole avait fauché les neuf-dixièmes des Chipewyan, en 1781. Leur population, avant les premiers contacts avec les Blancs n'aurait pas dépassé 3500 âmes; aujourd'hui, elle s'élève à un millier.

L'organisation sociale et religieuse des Athapascans se place parmi les plus rudimentaires du monde amérindien. Le chef de bande n'avait aucune autorité, sauf en temps de guerre. Leur religion, animiste comme celle de tous les indigènes du Canada, possède un cérémonial des plus simples. A la période de la puberté, les jeunes filles connaissent parfois une époque d'isolement pendant que les garçons, à la même époque, subissent des jeûnes rituels qui les font passer brusquement de l'enfance à l'état adulte.

A la mort, les cadavres sont incinérés ou placés sur des échafauds ou dans les arbres. En signe de deuil, les parents détruisent toute leur propriété personnelle. Les Chipewyan nous l'affirment,

l'âme des morts vogue dans un bateau de pierre vers une île enchantée où le gibier ne manquera jamais. Les bons arrivent sans encombre, pendant que le bateau des méchants coule à pic à l'approche du paradis. C'est juste ! Trop souvent, nous les voyons triompher sur terre.

LES CHASSEURS DE BISONS

Pendant l'ère secondaire, la mer envahit le continent nord-américain par le golfe du Mexique et noie les provinces centrales du Canada. Alors s'ébattent les sauriens géants dont la roche a conservé les restes fossiles. Puis, lentement, la mer se retire. Dans la partie occupée le plus longtemps par l'eau salée, se forme un feutrage dense de plantes herbacées.

Au début du quaternaire, au moment où le continent quitte sa gangue de glace, des immigrants d'Asie atteignent la prairie, devenue le pâturage des bisons. Les végétaux de la steppe ne peuvent nourrir l'homme primitif, mais les grands bovidés sont là pour les transformer en chair et en cuir. Proie inespérée dont la chasse exige du courage, de l'astuce et une équipe coopérative; mais la ressource, par contre, est illimitée. L'habitant de la prairie devient donc le parasite du bison.

Le mystère plane sur les premiers occupants de la steppe, mais nous pouvons reconstituer, sans trop d'erreurs, l'histoire des deux derniers millénaires.

Avant l'an mil, les Pieds-noirs et les Gros-ventre régnaient en maîtres incontestés. Les uns et les autres sont de langue algonkine, mais les Gros-ventre constituent le groupe le plus aberrant de cette famille linguistique.

Au début du deuxième millénaire, les Kootenay du Montana envahissent la plaine canadienne et délogent les Pieds-noirs du contrefort des Rocheuses. Vers le quinzième siècle, une bande de Sioux du Dakota, ancêtres des Assiniboines, vient contourner la prairie à l'est et s'allier aux Cris, pendant que les Sarcis, de la famille athapascane, atteignent au nord-ouest le pays du bison. Cris, Assiniboines et Sarcis, néanmoins, occupent toujours la forêt et se contentent d'incursions dans la steppe pour chasser.

Les habitants de la Prairie voyagent à pied, se voient rarement, et la paix règne ! Les voisins qui ne se visitent pas entretiennent des relations cordiales ! Les armes à feu et le cheval, au dix-huitième siècle,

viennent troubler cette quiétude séculaire. Dès lors, Cris, Assiniboïnes et Sarcis se taillent un domaine dans le pâturage des bisons. Un poste de traite, établi à York Factory, stimule les rivalités commerciales. La compétition dégénère bientôt en guerre ouverte. Les Cris et les Assiniboïnes se liguent, les Sarcis entrent dans la confédération des Pieds-noirs. Sur le front occidental, les Kootenay sont refoulés dans les Rocheuses; les Gros-ventre, bon gré mal gré, se retirent dans le Montana. Désormais, quatre groupes se partagent la prairie.

En 1876, des Sioux du Dakota, de lointains parents des Assiniboïnes, sous le commandement du chef Sitting Bull, se rebellent contre le gouvernement américain, détruisent les forces du général Custer, puis cherchent asile au Canada. Venus tardivement avec la naissance des réserves, ils n'ont pu jouer qu'un rôle secondaire dans l'histoire amérindienne du Canada.

Les Sarcis adoptent intégralement la culture des Pieds-noirs, sauf la langue. Les Assiniboïnes les copient sur le plan matériel. Les Cris suivent leur exemple, mais empruntent néanmoins des traits au voisin Ojibway. Les indigènes de la prairie possèdent tellement de traits communs, qu'il n'est pas toujours facile de distinguer une peuplade d'une autre.

La vie est axée sur le bison, source de l'aliment, de l'habitation et d'une partie du vêtement. La chair fraîche se consomme bouillie ou rôtie sur le feu de camp. Pour la cuisson, les Assiniboïnes utilisent des vases de terre cuite ou, quand ils vivent à l'orée de la forêt, des paniers d'écorce de bouleau; mais après l'introduction du cheval, ces récipients encombrants font place à des sacs de cuir de bison, les parflèches, dans lesquels on jette des cailloux chauffés au rouge. On ne connaît pas avec certitude l'histoire du mot, mais on pense qu'il a d'abord désigné le bouclier de cuir servant à se garer des flèches. La viande séchée, de conservation facile, constitue une part importante du menu. Les lanières de chair, déshydratées au soleil ou près du feu de camp, acquièrent la consistance du cuir. Réduite en poudre entre des cailloux, elle peut se consommer bouillie; mais le mets le plus populaire, le pemmican, consiste en poudre de viande, mêlée à de la graisse et des baies d'amélanchier, le *saskatoon* de la prairie, les *petites poires* du Québec. Cet aliment se conserve quatre ou cinq ans. L'un des meilleurs pemmicans se fabriquait avec de la moelle fondue.

Le tipi de peau de bison, remplacé aujourd'hui par une cotonna-

de, est une tente conique ressemblant superficiellement au wigwam de l'est, mais qui en diffère par les deux ailes près de la pointe et qui jouent l'office de cheminée. Les occupants dorment sur des robes de bison, autour du feu.

Le cuir rigide de cet animal ne pouvait servir à la fabrication des vêtements, sauf des mocassins et des mantes portées l'hiver. La plaine, heureusement, héberge un cervidé à peau mince. Le costume de l'homme, semblable à celui des Amérindiens de l'est, comprenait une chemise descendant aux genoux, un pagne et des jambières. Pendant l'été, le nomade ne portait souvent que le pagne et les mocassins. Les femmes se couvraient d'une longue tunique, serrée par une ceinture à la taille, et les enfants s'habillaient comme les parents.

Les ornements comprennent des coiffures surmontées de cornes de bisons et des colliers de griffes d'ours, de dents de cervidés, de graines de plantes indigènes et de coquillages importés du Pacifique. Aucune décoration ne vaut le panache de plumes d'aigles. Tous les indigènes de l'Amérique du nord pouvaient, à l'occasion, se piquer des plumes dans la chevelure, mais le grand panache, terminé par une traîne emplumée, couronnait les héros de la prairie les jours d'apparat. Cette décoration a perdu son sens original, mais comme elle plaît aux Blancs, elle constitue maintenant l'article essentiel de l'arsenal touristique des Amérindiens.

Un terrain sans obstacle plat à perte de vue, qu'on n'imagine pas dans la forêt boréale, facilite le transport. Les rivières trop rares, l'absence d'un réseau de lacs, ne favorisent guère le canotage; d'ailleurs l'écorce de bouleau fait défaut. Pour ses déplacements, le premier habitant de la prairie compte uniquement sur la marche. Il traverse les rivières à gué ou à la nage et recourt parfois à des barques rondes faites d'une armature de branches de saules revêtues de cuir. Seul animal domestique, le chien transporte la fortune familiale sur un véhicule rudimentaire, le travois, fait des poteaux de tentes attachés aux flancs de la bête et traînant sur le sol à l'autre extrémité. Lorsque le cheval atteint la plaine, vers 1700, les indigènes en font immédiatement leur monture. Cet animal devait transformer radicalement la vie de la prairie.

Si l'on excepte les cultures de tabac des Pieds-noirs, réservées aux cérémonies religieuses, et la cueillette de baies sauvages, les habitants de la prairie vivaient exclusivement de chasse. A l'origine,

les hommes cernaient les troupeaux pour les diriger vers des lieux escarpés, d'où ils se précipitaient les uns sur les autres. Plus tard, on construisit des fourrières,⁽⁴⁾ de grandes enceintes circulaires de trente à quatre-vingts mètres de diamètre. Au moyen de feux d'excréments de bisons ou d'herbe sèche, on dirigeait les troupeaux vers les fourrières. La peuplade entière et les chiens cachés jusque là encerclaient les bêtes pendant que les chasseurs surgissaient avec des lances ou des arcs. Parfois des flèches marquées réglaient le problème de propriété des bêtes tuées.

Lorsque le cheval vint étendre son rayon d'action, le nomade de la prairie, attaché aux déplacements du bison, évoluait néanmoins dans un territoire restreint. Des courses de trois cents à cinq cents kilomètres conduisent désormais chez les voisins. Le cheval remplace le chien au travail, ce qui permet de donner au tipi une taille plus élevée. Le coursier sert également d'unité monétaire, et la fortune, comme le prestige, s'évalue en bêtes de somme. Dans un pays aussi bien pourvu, et où les loisirs abondent, le vol des chevaux domptés du voisin devient un sport et une source de prestige. La fièvre de la guerre domine désormais toute l'activité. Les peintures sur les tentes racontent les exploits; les plumes d'aigles des bonnets font le décompte des victimes.

La guerre prit fin avec la disparition du bison. En 1869, le chemin de fer de l'Union Pacific parvint au cœur du pays. Facilitant le commerce des cuirs, il véhiculait vers l'ouest des chasseurs avides. En 1880, le massacre devint général. Quatre ans plus tard, les postes de traite des Cris et des Pieds-noirs faisaient part de la destruction de troupeaux qui avaient compté plus de quatre millions de têtes. Le gouvernement canadien réussit de justesse à sauver un troupeau isolé et à préserver l'espèce de l'entière extermination.

Avant l'adoption du cheval, les gens de la Prairie vivaient en bandes isolées présidées chacune par un chef. Chaque année, elles se réunissaient pour la chasse, ou la célébration d'un festival. La tribu se reconstituait alors. Au cours des deux derniers siècles, naquirent des fraternités, — des sociétés semi-militaires, — qui faisaient la police de la Prairie. Dès lors, les guerriers s'imposèrent aux postes de commande.

(4) En anglais, *pound*.

On n'a pu se faire une idée précise de la théodicée des Pieds-noirs et des Assiniboïnes avant la découverte de l'Amérique. Les premiers missionnaires, en contact avec eux longtemps après l'établissement de la traite, découvrirent dans leurs croyances un dieu qui présidait aux destinées de l'univers; le père de Smet s'est demandé si cet être suprême ne serait pas emprunté au christianisme. Les indigènes ne s'intéressaient guère à la théologie. Animistes, comme les Indiens de la forêt boréale, ils croyaient en la multitude des esprits agissant isolément. Ceux qui se manifestent de toute évidence, comme le soleil et le tonnerre, jouissaient d'un crédit que n'avaient pas les dieux lointains, d'une importance considérable peut-être, mais d'accès difficile et très mal définis.

Au cours des rêves, l'indigène rencontrait des esprits qui lui conféraient des pouvoirs particuliers, comme celui de guérir les maladies ou de triompher à la guerre. On annonçait ce pouvoir par le port d'une amulette, — un objet sans importance mais sacré, — et choisi par l'esprit tutélaire au cours de la vision.

Les objets les plus précieux consistent en un paquet d'amulettes conservé dans des sacs. Ces « *medicine bundles* » secrets, auxquels on attribue une grande antiquité, réunissent des plumes, des os, des morceaux de fourrure, des griffes, des cailloux, des racines ayant chacun leur histoire. Chaque objet possède un pouvoir, lié à la récitation d'une formulette ou d'un chant. Les sacs de médecine se transmettent en héritage ou se vendent à l'occasion. Le nouveau propriétaire apprend alors la fonction de chaque objet, — souvent plus d'une centaine, — et les formules spécifiques qui les rendent opérants. En dehors des festivals, l'examen des reliques reste interdit. Leur possession comporte des tabous et des obligations, mais confère cependant un immense prestige. Leur vente commandait le prix fort et toute la fortune personnelle, parfois, y passait.

Au début du siècle dernier, la population indigène de la Prairie comptait 25,000 âmes; elle a décru depuis à 15,000. La venue des Européens leur apporta des avantages passagers : si le cheval et les armes à feu permirent un moment de tirer pleinement partie du territoire, ce fut au dépens de la paix tribale. Pires que la guerre, les maladies des Blancs, — la variole surtout, — portaient un coup fatal à des bandes entières. Puis le bison devint une bête rare des jardins zoologiques et des parcs nationaux, et l'Indien, lui aussi, un objet de

curiosité dans les réserves. Des agriculteurs immigrants acquièrent les terres dont les anciens chasseurs ne pouvaient plus tirer parti. Les rentes de l'état, garanties par des traités, en retour de leur territoire, leur assurent une vie paisible sans lien avec l'héritage héroïque. L'ancienne culture a sombré, et rien ne l'a remplacée. Cessant d'être Indiens, ils ne deviennent pas, pour autant, des Canadiens.

Il y a quelques années, des foreuses ont fait jaillir du pétrole de l'ancien lit de mer. Les pilônes d'acier remplacent les tipis. La muraille des réserves indiennes est sur le point d'éclater. Des pensionnés de l'état deviennent des capitalistes respectés. Celui qui possède la fortune n'est plus un Sauvage !

L'HOMME QUI FIT ALLIANCE AVEC LE BOULEAU

Plaine arctique sans arbres, la toundra occupe le quart du Canada et la Prairie quatre pour cent. Tout le reste est revêtu d'arbres.

La forêt coniférienne du Canada, partagée en trois zones climatiques, constitue un immense croissant allant de l'Atlantique à l'Alaska. Les essences les plus fréquentes sont les épinettes, le mélèze et aussi, dans la partie tempérée, le sapin, le bouleau et le tremble. C'est le pays de l'orignal, de l'ours noir et du castor. L'orignal promène sa ramure dans un fracas de branches, court d'un lac à l'autre pour se repaître des rhizomes de nénufars; l'ours glisse d'un pas feutré; la dent monotone du castor abat le tremble vert; le renard, le loup, le félin guettent à la brunante le gibier attardé. La marche devient presque impossible, l'été, avec les troncs morts qui gisent sous les mousses et les clavaires, les « renversis »⁽⁵⁾ inextricables, les arbustes emmêlés, dont les ramilles sont autant de pièges, les sols recouverts de sphaignes spongieuses, les tourbières perfides. Et cependant, la forêt coniférienne tempérée devient la terre d'élection de la famille algonkine.

Nous ne savons rien des migrations de ces peuplades depuis la fonte du glacier. Parmi les premiers venus en Amérique, les ancêtres des Algonkines ont probablement connu la solitude de la toundra sur les rives du détroit de Behring et sur le littoral arctique. Poursuivant vers l'est la cueillette des bluets, des airelles rouges et des plaquebières, pourchassant le caribou craintif, ils sont venus, un jour, se buter contre la forêt d'épinettes; à moins toutefois qu'ils n'aient de-

(5) Ce sont les chablis.

vancé les arbres et que ceux-ci ne soient venus les emprisonner lentement à mesure qu'ils s'emparaient de l'ancienne toundra. Dans la forêt coniférienne, le primitif, dépourvu d'outillage, ne peut voyager qu'en empruntant le chemin des cours d'eau. Parce que l'Algonkin sut utiliser le bouleau et les résineux pour fabriquer des canots d'écorce mince, calfatés de résine, la forêt boréale s'ouvrit devant lui.

Si l'on excepte ceux de la Prairie, tous les indigènes de la famille linguistique algonkine sont chasseurs. Ils comprennent notamment, dans l'est du Canada, les Micmacs, Malécites, Abénaquis, Montagnais, Naskapi, Ojibway et Cris.

Les Micmacs et les Malécites poursuivaient le gibier dans les Provinces Maritimes et la Gaspésie; avant la venue des Blancs certains connaissent une agriculture rudimentaire. Les Abénaquis de la réserve de Saint-François-du-Lac descendent de bandes du Maine restées fidèles aux Français et établies dans le Québec en 1701.

Les Algonquins⁽⁶⁾ proprement dits habitent l'extrémité ouest de la Province, mais leur territoire se rendait jusqu'au Saint-Maurice. Les Ojibway tentent surtout au nord des Grands Lacs; les Cris occupent la forêt subarctique depuis la baie James jusqu'à la prairie et au territoire des Athapascans au nord-ouest. Autour de la baie James, vivent des peuplades d'affinité Naskapi ou crise qui ont joué dans l'histoire du Canada un rôle de premier plan. Dès l'établissement de la colonie canadienne, l'Angleterre et la France se disputent leur amitié. Ils sont l'enjeu des combats d'Iberville et des Anglais dans la mer du nord. En cherchant à les atteindre, les explorateurs et missionnaires français découvrent le lac Saint-Jean, le lac Mistassini et toutes les voies de canots du nord. Maltraité par les siens, Radisson persuade les Anglais de commercer avec les chasseurs de la baie James. Dès lors, en 1668, naît le premier comptoir de la Compagnie de la baie d'Hudson à l'embouchure de la Rupert. Depuis l'époque de Radisson jusqu'à la cession du Canada, le commerce des fourrures avec les Indiens de la baie James prend dans la vie économique du Canada une place qu'on ne doit pas mésestimer.

Les anciens Outaouais faisaient peut-être partie du groupe Ojibway. Membres de la Confédération des Trois Feux, qui groupaient

(6) On tend à distinguer *Algonquin*, une tribu du Québec, et *Algonkin*, la famille linguistique comprenant de nombreuses tribus, depuis l'Atlantique jusqu'au contrefort des Rocheuses.

les Ojibway du lac Supérieur, les Potawatomi et les Outaouais, ces derniers faisaient le commerce entre les Grands Lacs et la région de Montréal. Les Têtes-de-boule, dont les territoires de chasse se trouvent entre le bassin du Saint-Maurice et l'Abitibi, constituent un groupe autonome apparenté aux Montagnais, aux Ojibway et aux Algonquins proprement dits. On ignore auquel de ces groupes il faut rattacher les anciens Attikamek, habitant la région du Saint-Maurice et éliminés par les épidémies au début de la colonie française au Canada.

Les Naskapi de l'Ungava pourchassaient le caribou dans le parc subarctique et hémiarctique. Les Montagnais occupaient les affluents du Saint-Laurent en aval du Saint-Maurice. Montagnais et Naskapi atteignaient à peine 10,000 âmes. Les maigres ressources du pays n'en pouvaient nourrir davantage. Au milieu du siècle dernier, il ne restait que 3,800 Montagnais-Naskapi.⁽⁷⁾ Depuis, ce nombre s'est accru à 4,500 en 1924; et lentement, ils reprennent le terrain perdu.

Leur évolution est certaine. Une partie importante délaisse la chasse et choisit la vie des Blancs. Les autres, par leurs emprunts culturels, modifient fondamentalement leurs moyens d'existence. Ils retiennent des traits ancestraux, mais les armes, les vêtements, une partie de la nourriture et la tente proviennent des Blancs; de même, le canevas remplace l'écorce de bouleau pour la fabrication du canot. Ces Indiens ne chassent plus comme autrefois, dans le seul but de se procurer nourriture et vêtement, mais trappent les animaux à fourrure pour le commerce. Ils ne sont plus des chasseurs primitifs, mais des commerçants modernes, le premier chaînon d'une vaste entreprise consacrée à la production d'articles de luxe.

Les Montagnais et Naskapi ont toujours vécu disséminés, mais ils jouissaient du territoire entier. Depuis, la colonisation et le progrès économique ont singulièrement restreint leur champ d'activité. Si l'on excepte les rares Naskapi des zones subarctique et hémiarctique du Québec et du Labrador terre-neuvien, ces indigènes vivent surtout sur la Côte-Nord du Saint-Laurent, à l'est de Tadoussac, et dans le voisinage des lacs Saint-Jean et Mistassini. Les réserves et les centres de ralliement, qui nous sont le plus accessibles, comptent Bersimis, les Sept-îles, Natashkwan, Mingan, la Romaine, Saint-Augus-

(7) Vu les difficultés de distinguer toujours correctement les Montagnais et les Naskapi, on les groupe souvent sous l'appellation de *Montagnais-Naskapi*.

tin, la Pointe-Bleue, près de Roberval, enfin le lac Mistassini que l'on peut atteindre aujourd'hui par avion.

Le gouvernement amérindien typique avait pour unité la tribu, c'est-à-dire un groupement lié par la consanguinité, la culture, la langue, l'unité territoriale et politique. L'ensemble des Montagnais, d'accord avec une partie de cette définition, devrait constituer une tribu, mais ils ignoraient le gouvernement central. Cette tribu théorique était morcelée en bandes, groupant chacune les familles d'un bassin hydrographique et possédant un gouvernement autonome si peu consistant soit-il. Les Montagnais des Sept-îles, de Bersimis et de la Pointe-Bleue constituent donc trois bandes distinctes.

Il n'existe pas de mot indigène pour désigner l'ensemble du peuple montagnais, si ce n'est *Ilnout*, signifiant littéralement *les hommes, le peuple*, entendons *le vrai peuple*. Chaque bande par contre a sa désignation propre. Les Montagnais des Sept-îles sont les *Washow-ilynout*, ceux de Mistassini, les *Mistassini-ilynout*. Le nom *montagnais*, il va de soi, est d'origine française. *Naskapi*, donné par les Montagnais du Saint-Laurent aux peuplades plus primitives de l'intérieur, implique un sens péjoratif; aucun indigène, donc, ne se qualifiera lui-même de *Naskapi*.⁽⁸⁾ Si nous oublions cet aspect, il reste quand même difficile de séparer les groupements montagnais et *naskapi*. Plusieurs de ces peuplades, dans la terminologie anglaise courante, sont même placées à tort parmi les Cris.

Le critère le plus simple pourrait sembler la langue, mais on trouve tous les intermédiaires entre celle des Montagnais de la Côte-Nord du Saint-Laurent et celle des Cris des Provinces de l'ouest. Les faibles différences dialectales n'empêchent pas la plupart des bandes de se comprendre parfaitement. Sans aucun doute, leur isolement favorise une différenciation. Le vocabulaire varie un peu d'un endroit à l'autre. Les mots ne se prononcent pas partout de la même façon. *Namoatz* et *Namowash*, qui signifient *non* au lac Mistassini, devient *nama* à la baie James et *moatz* sur la Côte-Nord. Suivant l'évolution particulière de la consonne, les linguistes distinguent des dialectes en *l*, en *r*, en *n*, en *y* et même en *th*. Pour les linguistes, les Montagnais sont des bandes algonkines de l'est ayant un dialecte en *n* ou en *l*, et les *Naskapi*, ceux qui ont un dialecte en *y*; mais des indigènes de la baie James qui n'ont probablement rien de *Naskapi* ont un dia-

(8) Les *Naskapi* se nomment eux-mêmes les *Nenenot*, c'est-à-dire "les vrais hommes".

lecte en *y* et les Naskapi de Fort-Mackenzie, un dialecte en *n*. Mieux vaut s'en tenir à une division culturelle et classer parmi les Naskapi toutes les peuplades nomades du nord-est du Québec, dont la vie grave autour du caribou et comme Montagnais, les bandes migratrices vivant au sud des précédentes, dans le pays de l'original.

Les Mistassins, qui constituent le groupe ayant le mieux retenu l'ancienne culture, ne sont pas des nomades, mais des migrants. De l'automne au printemps, période de production, chaque famille habite son territoire de chasse. L'été, tous se rassemblent au poste de traite pour troquer les pelleteries, se reposer, se marier à l'occasion, organiser des fêtes tribales : c'est l'étape commerciale et sociale, coïncidant avec la période de villégiature. Leur vie se compare à celle de beaucoup de Blancs. L'un traque le gibier, l'autre le client. En été, l'indigène joue au commerce, le Blanc à la chasse et à la pêche. Suivons les Mistassins dans leur migration annuelle.

Fin de mai ou début de juin. La forêt se vide de son humanité disséminée. Chef de famille à l'arrière du canot, femme en avant, entre eux les mioches, les chiens, le bagage. Poussées par les avirons qui plongent d'un geste rythmé, les embarcations rentrent au havre, groupées suivant les hasards du voyage. Mistassins, Neoskweskau, Nichikoun avec leurs vingt jours de canot, tous, de partout, ils sont venus.

Le poste, depuis quelques mois, n'était plus qu'une clairière au bord de la baie, un désert où les vieilles litières rougies, les débris de feux de camp, attestent la présence d'un village abandonné. Au centre, l'église close, le magasin en bois de la compagnie de la Baie d'Hudson, celui du traiteur libre. À côté de chacun, la demeure du gérant. Tout près, deux ou trois tentes d'Indiens qui ont hiverné.

Graduellement, une rumeur s'élève où l'on distingue la clameur des chiens, le cri des enfants, le bavardage des adultes, la hache qui cogne. Trois longues rangées de tentes se déploient. De quinze personnes, la population passe à six cents. Le bois de chauffage s'amoncelle. Les femmes battent les fourrés à la cueillette des branches de sapin pour la litière. La fumée monte des petits poêles de tôle. Va et vient continuel au magasin. Les ballots de fourrure s'empilent derrière les comptoirs. Lorsque le tambour, dans la nuit tardive, clame la joie du retour, les tentes illuminées semblent des rangées de lampions dans une crypte.

D'autres flammes aussi s'allument. Les jouvenceaux, partis insouciant, reviennent mûris par l'hiver et la solitude. La métamorphose hivernale a transformé en femmes désirables des fillettes qui ne pensaient qu'à jouer auparavant. Quinze mariages s'amorcent et dans quelques jours, une grande fête champêtre annoncera l'apparition de quinze nouvelles tentes. Ce sera le temps de se régaler de bannic, de crêpes, de graisse d'ours, de tamtam, de chant et de danse.

Entre temps, il faut penser aux affaires. On évalue les fourrures au prix du marché; le gérant du poste, en alignant sur le comptoir une série de jetons, indique au trappeur la valeur des pelleteries. Le chasseur opine d'un signe de tête et l'on enregistre la somme dans un grand livre. Crédit immédiatement lesté d'une part importante, — toujours les jetons, — car le chasseur, ayant mangé une tranche de ses revenus au cours de l'été précédent, a dû acheter sans payer une partie de ses provisions d'hiver. Le reste servira aux achats de la saison. A quoi bon de l'argent, du papier-monnaie ? Ce qu'il faut, c'est du lard, de la farine, du thé, des vêtements.

Les denrées du poste de Mistassini provenaient autrefois de la baie James, par la rivière Rupert. Long et rude voyage de canot ! L'avion a permis d'améliorer la situation. Jusqu'à une date récente, une partie importante du bagage venait ainsi de Roberval. Ce moyen, moins dispendieux que le voyage de la Rupert, majorait néanmoins les prix de quinze cents la livre. On portageait donc les matériaux lourds, comme la farine, par une série de lacs et de rivières, depuis la station d'Oskaleano, sur le chemin de fer de l'Abitibi. Des Mistassins effectuaient ce transport pour les traiteurs, à raison d'un salaire basé sur le poids de la marchandise. Assez souvent, la famille entière participait elle-même au voyage pour s'approvisionner. L'ouverture de la route du lac Saint-Jean à Chibougamau, en plaçant les denrées à une journée de canot du lac Mistassini, a provoqué une baisse considérable du coût de la vie.

Le voyage d'Oskaleano constituait l'une des principales distractions de l'été. Les autres sont peu variées : visites d'une tente à l'autre, services religieux le dimanche, enseignement aux enfants par les catéchistes indigènes, arrivée des avions de fret, transport du bagage dans l'entrepôt, venue de l'exceptionnel voyageur, impatientes randonnées en canot pour pêcher ou sans but défini. Les plus fortunés, pourvus d'un moteur hors-bord, se paient le luxe de brûler de l'es-

sence à deux dollars le gallon. Au moindre bobo, on se précipite chez l'infirmière blanche, attachée au poste pendant la saison estivale. Sans compter les séances de vaccination de toutes sortes, dont le BCG, que j'ai réussi à faire introduire au lac Mistassini. Rien n'empêche néanmoins les indigènes d'avoir recours à la guérisseuse de la bande. Malgré les efforts conjugués des deux médecines, il arrive cependant que la mort triomphe. Rien comme la sépulture pour briser la monotonie des jours.

Les repas coupent agréablement la routine quotidienne, deux ou trois fois par jour, à heures variables. Ils se composent principalement de poisson, de thé et de banic, un pain à levure chimique cuit sans fourneau. Les jours de fête, on ajoute la graisse d'ours et les crêpes. Les Mistassins mangent plus de poisson que de viande. Le lièvre, le rat musqué, le castor, la perdrix ajoutent souvent leur fumet au menu. La chair rouge de l'orignal et de l'ours l'agrémentent à l'occasion. Aussi longtemps que durent les provisions, s'ajoutent les aliments accessoires : farine d'avoine, lard salé, bacon, confiture, riz, haricots et pois secs, pâtes alimentaires, cacao, beurre, graisse, fromage, lait en poudre.

La vie coule sous le signe du repos. Les crépuscules interminables sont marqués par la plainte lugubre des chiens.

Au milieu d'août, les nuits s'allongent imperceptiblement; les attisées sont bienvenues le soir. L'automne hâtif approche avec les gelées. Les trembles déjà frémissent de leurs feuilles jaunies. Les Nichikoun, du territoire le plus éloigné, secouent les premiers l'indolence estivale. Tous ces étroits ruisseaux qui, de portage en portage, les mèneront dans leur forêt, il faut les parcourir avant que la glace ne prenne. Les canots de Neoskweskau, de la Rupert, de la Témiscami et du grand lac Mistassini s'évanouissent à leur tour, à la file, après une nuit de tamtam. Les tentes s'affaissent une à une. Le poste se vide.

A l'aviron ou, si le vent le permet, avec une voile improvisée, l'embarcation atteint le grand lac en une journée. De la prudence ! nous sommes près de l'île Manitounouk, qu'un mauvais génie protège avec ses tempêtes. Le canot renversé sur la grève, il vaut mieux attendre trois jours la baisse du vent plutôt que de se risquer.

Chaque famille a bientôt gagné son territoire, séparé de quarante à soixante kilomètres du plus proche voisin. Tous se préparent à

l'hivernement par la cueillette des bluets, la chasse à l'ours et la pêche au filet pour faire des provisions de poisson fumé. Les gels bien-tôt se succèdent. Les chasseurs ont retrouvé dans leur cache élevée, inaccessible aux animaux fureteurs, les pièges et l'outillage d'hiver. L'homme abat les arbres, les coupe en tronçons, les scie en bûches avec l'aide de sa femme. Elle-même les fend en bois de poêle. La neige s'accumule, fait ployer les rameaux. La tente où s'affaire la femme fume toujours. Le froid, à l'extérieur, oscille souvent entre trente et quarante degrés centigrade sous zéro. Au coucher le soir, la température de la tente atteint 33°C. (au-dessus de zéro), grâce au poêle bourré d'épinette et de sapin; mais au lever, quelques heures après la mort du feu, elle atteint souvent plusieurs degrés sous zéro. Il fait bon se cacher dans ses couvertures jusqu'à ce que le chef de la maison ait de nouveau fait flamber le poêle.

Le grand lac se laisse traverser maintenant en tobagane et raquettes. Comme les chiens mistassins ne sont pas de véritables bêtes de trait, l'homme doit s'atteler devant eux pour visiter sa ligne de trappe où les renards, les castors, les visons, les martres, les hermines et les rats musqués sont venus se prendre. Les tournées de l'immense territoire de chasse durent des jours, une semaine même, dans des poudreries suffocantes. Quand le jour s'assombrit, le chasseur dresse la tente au bord d'un ruisseau gelé, mange rapidement à la lueur de la chandelle, puis s'enroule dans ses couvertures pour reprendre le lendemain la lutte contre le froid et la faim. Tournées obsédantes, hallucinantes, où les espoirs sombrent parfois. Les chasseurs luttent d'arrache-pied, mettent toutes leurs ressources à contribution, mais souvent les gloutons cueillent avant eux le résultat de leur labeur. Dans la lutte inégale de la vie, les rapaces ont souvent raison. Après plusieurs jours, le périple de la ligne de trappe bouclé, le chasseur revient à la tente familiale, suivi souvent de la tobagane vide. Mais il reprendra le collier. Pour l'homme de bonne volonté, la vie est un perpétuel recommencement.

La femme et les enfants restent à la tente, fendent du bois, tendent des pièges aux hermines et aux écureuils, préparent les pelleteries.

L'hiver n'interrompt pas la pêche et l'on tend les filets et lignes dormantes au moyen de trous creusés dans la glace. Longue et dure opération.

Advienne un accident grave dans cette solitude, peu d'espoir de s'en tirer. Et pourtant, l'aventure du vieux Coom, ce manchot qui ne laisse pas languir l'aviron, malgré ses soixante-quinze ans, prouve bien l'ardent désir de vivre. Il y a bien longtemps de cela, une balle lui traversa le bras au cours d'une chasse. Accompagné de sa jeune femme, à dix jours de raquettes du premier poste de secours, le bras dans un tourniquet, il tente l'illusoire chance de salut; mais le mal empire, la gangrène menace. Pendant qu'il en a encore le courage, de son couteau il taille les chairs noircies, mais sa compagne doit lui prêter main forte pour sectionner l'os. Et le vieux Coom vit toujours.

La vie de l'Amérindien chasseur, neuf mois sur douze, se déroule dans la forêt; neuf mois sur douze, la mort viendra l'y chercher. Dans une clairière en haut de la berge, la dépouille restera dans son territoire de chasse, dans un enclos surmonté d'une croix. Les brochetées de becs de canards et de crânes de huard, attachés à des arbres, lui rendront les esprits propices. Un petit paquet d'écorce de bouleau, suspendu à une perche, renferme du tabac pour le grand voyage. Jusqu'à la fin, la croix et les fétiches auront fait bon ménage.

A la fin de l'hiver, avant le dégel, on décabane pour s'établir loin de l'accumulation sordide des carcasses et des déchets.

La saison avance, le soleil se réchauffe. Après l'époque des flaques d'eau, la neige s'évanouit et la glace « cale ». Et le canot reprend le fil de l'eau pour gagner le poste. Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, l'arrivée se fait silencieusement, comme s'il s'agissait de funérailles. Je comprends maintenant cette attitude au retour des expéditions. J'ai connu la solitude de la forêt. J'ai vécu pendant de longues périodes, seul avec quelques hommes, sans contact avec la civilisation, sans téléphone, sans radio, sans voir âme qui vive. Lors de mon premier voyage dans le Québec subarctique, après un mois, nous arrivions à la Petite-passe du lac Mistassini. La pointe doublée, le poste de traite, les rangées de tentes blanches surgissent dans la fumée des feux de camp. Je m'étais promis de fêter ce retour avec enthousiasme et, maintenant que je touchais la dernière rive, je me taisais, angoissé, comme tous les Indiens après une longue séparation. La grande joie de revoir les siens s'estompe d'anxiété : dans quelques instants, toutes les nouvelles arriveront drues et que seront-elles ? C'est seulement après le défilé de la chronique des événements passés que pourra revenir la joie.

LE PEUPLE DU MENOMIN

Parasites du gibier, esclaves des migrations animales, les peuplades algonkines traquaient la bête dans sa tanière ou se tenaient à l'affût pour surveiller la volée des oiseaux de passage. Dirigée par les nuées de sarcelles et de milouins qui s'abattent à l'automne dans les baies vaseuses des Grands Lacs, l'une de ces peuplades découvrit une céréale qu'elle partagea désormais avec les oiseaux. Le menomin,⁽⁹⁾ apparenté au riz asiatique et possédant les mêmes exigences écologiques, n'est pas entré dans l'agriculture : le grain, sitôt mûr, quitte l'épi, contrairement aux autres céréales qui exigent le battage. Il occupe néanmoins une place considérable dans la vie Ojibway. C'est à cette plante, en définitive, qu'ils doivent leurs traits culturels les plus distinctifs.

Nation indigène la plus considérable du Canada avec celle des Cris, la peuplade Ojibway compte près de 25,000 âmes. Elle occupe surtout le nord des Grands Lacs, depuis la baie Georgienne jusqu'à la naissance de la Prairie, et, une partie de l'état de Michigan, aux Etats-Unis. On distingue quatre divisions principales ou tribus : l'Ojibway de l'extrémité occidentale du lac Supérieur, la peuplade de l'Île Manitoulin et des environs, les Outaouais, habitant primitivement la baie Georgienne mais poussant leurs opérations commerciales jusqu'à Hochelaga,⁽¹⁰⁾ enfin les Potowatomi de l'état de Michigan. Sauf la peuplade de Manitoulin, tous faisaient partie de la confédération connue sous le nom de Conseil des Trois Feux. Chaque tribu se divisait à son tour en bandes de quelques centaines d'individus liés par l'unité territoriale. Comme chez les Montagnais, la bande constituait l'unité politique.

Leur subsistance faisait appel à des produits de cueillette : les baies sauvages mûries au cours de l'été, l'eau d'érable qu'ils réduisaient en sirop au printemps, enfin le « bon grain », la folle avoine, qui pleuvait dans le canot d'écorce glissant dans les grandes herbes. Ces ressources végétales viennent fidèlement chaque année, et pour cela la chasse et la pêche n'ont plus pour eux qu'une valeur d'appoint. La migration annuelle cessait d'être une condition fonda-

(9) Le *Zizania aquatica* des botanistes, la folle-avoine des anciens voyageurs français, la plante se nomme aussi en français riz sauvage et, chez les Ojibway, menomin, littéralement "bon grain".

(10) Le nom des Indiens Outaouais signifie "commerçants".

mentale de l'existence, ils pouvaient se fixer solidement autour des formations marécageuses. Pour la place qu'il occupe dans la vie ojibway, le menomin vaut bien qu'on s'y attarde un moment.

Les bouleaux balancent au soleil leurs chatons. L'eau froide du lac réfléchit l'image frissonnante des grands troncs blêmes. C'est le mois de mai. Les graines noires de la folle avoine, terrées dans la boue fluide, abandonnent le sommeil hivernal et poussent une tige livide qui rampe vers la lumière, verdit et déroule ses feuilles rubanées, qui jouent avec les disques des nénufars. Sitôt que la tige perce le lac pour déployer dans l'air des feuilles plus rigides, les premières s'étiolent, se lacèrent et disparaissent. La forêt ne mire plus sa ligne de faite crénelée dans le lac tranquille et, quand la brise le frôle à l'approche du soir, on ne voit plus se réfléchir les lourdes silhouettes noires. Petit à petit, la folle avoine ferme les baies et recule le rivage. L'original, qui vient déterrer les rhizomes de nénufars et brouter l'herbe tendre, couche de son panache étalé les grands chaumes verts.

A la fin de juillet, une inflorescence termine la tige creuse du riz sauvage. A la base de la grappe, comme les épillets d'avoine, les fleurs mâles oscillent sur des pédicelles élancés. Au sommet de la grappe, rigides et serrées contre la tige, se dressent les alènes barbelées des fleurs femelles. Un jour de soleil, dans les fleurs pendantes, les étamines se rompent : porté sur la brise, le pollen va déposer sur les stigmates un espoir de vie. Le rite accompli, le grain s'accroît. A la fin d'août, la semence est gonflée de réserves qui lui permettront de développer une nouvelles plante au printemps. Le lien qui l'unit à la plante mère se relâche : un souffle et, devenue libre, la graine plonge dans la vase. Successivement, quelques dizaines de grains mûrissent dans la même inflorescence, ceux des extrémités les premiers. La prairie blondie de folle avoine peut s'écraser sous la rafale : la nouvelle génération est prête à la remplacer.

Des cris dans le ciel, des battements d'ailes, et des volées venues on ne sait d'où, s'abattent dans les hautes herbes. Canards craintifs, morillons à tête noire, milouins aux yeux rouges, sarcelles aux ailes vertes ou couleur de ciel, cherchant des automnes ou des printemps sans fin, tous s'enfuient devant les hivers enneigés, faisant halte seulement pour se gaver de folle avoine, de potamot, de vallisnérie ou de sagittaire, vaste marée de vie qui obéit à l'instinct de conservation. Mais à tout flux succède un reflux: quand le soleil dardera des rayons

moins obliques, la horde des palmipèdes reviendra vers le nord, cueillant au passage des graines germées de folle avoine.

Les grains de riz sauvage ont à peine mûri que s'élève autour du lac la fumée blanche des feux de camp. Des wigwams rougis, des hommes à chevelure noire et à teint basané. Menomini, Illinois, Potowatomi, tous les Ojibway s'en vont cueillir le menomin. Chaque famille a son champ marqué par des jalons. Du matin au soir, les canots de bouleau glissent entre les chaumes. Deux hommes ont pris place dans chaque embarcation. L'un manœuvre l'aviron et l'autre, à l'avant, avec deux bâtons, rabat sur le canot les épis chargés de grains. Parfois, pour éviter que les oiseaux ne grapillent, on lie les plantes en gerbes dix jours avant la maturité. Quand vient la récolte, il suffit d'incliner les gerbes entières et de les battre au-dessus des canots qui, le soir venu, reviennent au camp chargés jusqu'au bord.

Le grain humide, étendu sur le sol, est mis à sécher, puis on l'agite dans des vases au-dessus du feu jusqu'à ce que les glumes deviennent cassantes et que le grain ait acquis sa saveur. Après une heure de rôtissage, on le dépose dans une petite fosse creusée dans le sol et lambrissée de planches. C'est là que les femmes le foulent avec de grands pilons pour en dégager la bale. Après ce travail exténuant, la brise se charge de séparer la balle légère du grain lourd sur des vans d'écorce de bouleau secoués dans un courant d'air. Le grain s'entasse ensuite dans des sacs de peau. En quelques jours, des provisions sont amassées pour un an.

Chaque jour, quand fume la marmite, se dégage l'odeur de paille des grains bouillis; mais quand leur volume s'est accru six fois et que la cuisson est terminée, la saveur de la folle avoine rappelle celle du riz. Chez les Ojibway, soupes au poisson ou à la viande, gibier bouilli, tous les mets renferment du menomin. Il se consomme aussi, simplement bouilli et arrosé de sirop d'érable, ou rôti avec de la graisse et des bluets.

Depuis que l'homme a appris à maîtriser le feu, les céréales sont devenues la base de l'alimentation végétale. En plus de protéines, elles renferment de l'amidon qui devient comestible quand il a été gonflé par la cuisson. De la consommation des céréales est sortie l'agriculture et celle-ci a transformé le monde. La civilisation européenne doit beaucoup au blé, l'asiatique dépend du riz, des peu-

plades africaines comptent sur le sorgho, le maïs est à l'origine de la civilisation agricole amérindienne. La folle avoine n'a pas connu pareil succès; les Indiens ne l'ont pas cultivée, mais tous les Ojibway comptent sur elle pour leur subsistance. Aujourd'hui encore, le menomin en nourrit trente mille au Canada et aux Etats-Unis.

Un jour, l'Européen suit la trace du père Marquette et trouble l'antique alliance du riz sauvage, de l'Indien et des oiseaux. Parce que la récolte du menomin limite la nourriture du canard sauvage et que le Blanc aime beaucoup plus le gibier qu'il n'aime l'Indien, la récolte de ce grain est interdite désormais aux Menomini.

Et pourtant, l'Indien comme l'oiseau s'était taillé dans le cycle de la folle avoine une place qui ne menaçait pas l'espèce. Au cours du battage des épis ou lorsque les oiseaux frôlaient les inflorescences, des grains tombaient nombreux et s'enfouissaient dans la vase. La graine, qui ne peut vivre qu'à l'humidité, dormait jusqu'au printemps et chaque année les lacs se ceignaient d'une large ceinture verte.

LES NASKAPI, CHASSEURS DE CARIBOUS

Dans le nord du Québec un territoire immense couvre dix degrés de latitude. Un pays plus grand que la France et pourtant presque inconnu. A l'étranger, on lui donne souvent, mais à tort, le nom de Labrador que l'on doit réserver à la côte appartenant à Terre-Neuve.

Ce pays de 600,000 kilomètres carrés compte à peine 3200 âmes: 2100 Esquimaux habitant le littoral, 1000 Indiens Naskapi ou de groupes apparentés, habitant la rive de la baie James et de la baie d'Hudson et trois points à l'intérieur; enfin, avant 1950, une centaine de Blancs, employés des compagnies de traite, missionnaires et fonctionnaires. Depuis les mineurs l'envahissent. Sur une carte à petite échelle, on pointerait facilement l'emplacement de toutes les tentes indigènes. L'hiver, pendant la vie active, les Naskapi sont dispersés sur une partie du territoire; mais la plus grande partie de l'intérieur reste totalement inhabitée.

L'Ungava comprend trois zones. Au sud, la forêt clairsemée d'épinettes noires. On dirait un parc, tellement les arbres sont espacés, mais où les lichens blancs remplacent le gazon. L'aviateur, qui survole cette zone, croirait volontiers à de la neige. Au nord

du territoire, au-delà du 58^e degré de latitude, la toundra arctique, entièrement dépourvue d'arbres, une plaine où les rochers rabotés par l'antique glacier quaternaire alternent avec des formations d'herbes, de mousses, de lichens et de petits arbustes. Entre les deux zones, une troisième, l'hémiarctique, que l'on n'avait pas encore distinguée et qui pourtant constitue une bande de près de cinq cents kilomètres de large, occupée par des parcelles de toundra, séparées par des bandes de forêt subarctique logées surtout dans de légères dépressions.

Au début de juillet, les lacs restent souvent couverts de glace. En août, les gelées nocturnes reprennent. Au soleil, le jour, la température peut atteindre 29° à 32° C. (approximativement 84° à 90° F.), mais si le ciel se couvre, elle dépasse rarement 10° C. (50° F.). A moins de cent mètres au-dessus du niveau de la mer, des névés minuscules persistent tout l'été.

Cinq fleuves, coupés par des rapides impétueux, dépassent cinq cents kilomètres de long. Le canotage difficile et souvent impossible, l'hostilité du territoire, la pénurie presque complète de gibier, l'absence même d'Indiens dans la plus grande partie du territoire sont sans doute responsables de la méconnaissance du pays.

Dans la toundra voilée de lichens blanchâtres, le caribou, apparenté au renne de Laponie, trouve son habitat de prédilection. En été, le mâle parcourt seul son vaste domaine et la femelle initie son veau aux sentiers qui relient les cours d'eau et les gras pâturages; mais quand les gelées du mois d'août font dorer et rougeoier les buissons rampants, de partout accourent les ruminants poussés par l'instinct de reproduction et le troupeau se réorganise sous la conduite d'un patriarche. Pendant cette vie grégaire de quelques semaines, ils entreprennent de grandes migrations dont l'itinéraire varie suivant l'instinct capricieux du chef. Excellents nageurs, ils préfèrent, pour leurs traversées, les rétrécissements rapides des rivières.

Les peuplades d'origine asiatique, parvenues dans l'Ungava à la fin de l'époque glaciaire, ont utilisé la chair du caribou pour leur subsistance, la peau pour les vêtements et les tentes, le cuir des mocassins, le nerf pour coudre les vêtements. Au courant des migrations de l'animal, se tenant à l'affût près de l'extrémité des lacs, ils abattaient les bêtes à l'épieu dès que le troupeau se lançait à la nage.

La rivière George hébergeait jadis une bande Naskapi, parasite de ces ruminants et dédaignant la côte maritime. Descendant la

rivière George en 1905, madame Hubbard rencontra une peuplade d'une quarantaine de familles à l'entrée du lac Indian House. Les troupeaux de caribous étaient encore importants et l'un de ceux qu'elle rencontra comptait plusieurs centaines de têtes.

Mais, où sont les caribous d'antan? Parce que nos sacs de provisions se vident à un rythme accéléré, il nous faut bien chasser ce cervidé à deux reprises. Pour invoquer l'esprit du caribou et nous rendre la chasse favorable, mon compagnon Coomis dresse une minuscule cabane en forme de dôme, avec des branchages d'aulnes et des couvertures de laine, et organise une suerie. Pendant que le patient s'accroupit dans la tente, l'assistant fait chauffer au rouge, dans un brasier, un gros caillou qu'il transporte ensuite à l'intérieur avec deux morceaux de bois. L'officiant y verse de l'eau, qui dégage une forte vapeur et provoque une intense transpiration. Chez l'Indien, la suerie est un moyen pour invoquer l'au-delà. Seul peut y présider l'élu des esprits, qui en a reçu une formule spécifique et personnelle qu'il chantera en accomplissant les rites. Dehors, dans l'air glacé, l'haleine se condense en buée opaque; sous la tente, à la vapeur brûlante se mêle la mélodie de Coomis : "Ici, au milieu de la terre, je suis debout sur la montagne où il n'y a pas de forêt. Je sais bien moi que je ne suis pas un homme." Tous les Indiens sont chrétiens, mais chez eux sévit un véritable dualisme religieux. A côté de la nouvelle religion à laquelle ils adhèrent sincèrement, chemine parallèlement, mais indépendamment, le vieux paganisme dont ils ne se détachent pas volontiers.

Si le caribou n'était en voie de disparition, je vous convoquerais à un festin pour déguster la moelle sautée sur une plaque chaude, la bonne chair grillée, le foie rôti, la langue bouillie, le chipaydjano, le pemmican qui fleure le vieux cuir et cette espèce de fromage fait de sang caillé et du contenu à demi digéré de la panse des cervidés.

Depuis que nous canotions sur la rivière, nous nous attendions de jour en jour à voir poindre la tache blanche des tentes Naskapi. Mais jamais une piste sur le sable, ni la moindre trace d'arbuste fraîchement coupé, encore moins des hommes. Nous espérions toujours entendre un soir la plainte lugubre des chiens annonçant l'approche d'un campement permanent; mais dans les frissons du crépuscule, la vallée répercutait seulement le hurlement solitaire d'un loup pourchassant sa proie. Après deux semaines de voyage, les

vestiges d'occupation ancienne se montrent nombreux; des caches coniques faites de pieux et de pierres empilées; des tas de panaches de caribou; des accumulations d'os broyés pour en extraire la moelle, reliquat de chasses où deux cents bêtes ont succombé; des restes de feux de camp, des sépultures, mais rien de récent.

A l'endroit précis où madame Hubbard, au début du siècle, rencontra la bande Naskapi, une quarantaine de débris de feux de camp témoignaient de l'ancienne activité. A cette époque, le poêle de tôle n'avait pas encore pénétré chez ces indigènes. Au centre d'une grande tente en peaux de caribous, on faisait le feu dans un cercle de cailloux.

Le caribou apprend vite à éviter les hommes qui chassent. Le nomadisme des animaux commande le nomadisme des hommes. D'année en année, le village de tentes se déplace. J'ai suivi par les vestiges cette migration de quarante ans. A mesure que la bande avance dans le temps et dans l'espace, les habitudes se transforment. Le troc avec les Blancs aux confins du territoire apporte des objets nouveaux: la tente de coton et le poêle de tôle. Les vieux débris nous apprennent davantage. En butte à la famine, la bande se décimait en même temps que le gibier. Quand nous en perdons trace, à cent milles du premier campement, le groupe primitif d'une quarantaine de familles n'en comprenait plus que trois qui désertèrent bientôt le territoire.

Sur le flanc d'une colline, une petite croix de bois marque l'emplacement d'une sépulture d'enfant. La pelle rudimentaire taillée dans un tronc d'arbre chétif et laissée sur le tertre témoigne du dernier geste d'une peuplade à l'agonie.

Humainement parlant, ce territoire de plus de 100,000 kilomètres carrés est devenu un désert. Seules les sépultures isolées le long de la rivière attendent du haut de leur promontoire le retour du caribou.

LES GARDIENS DU GOLFE

Quand Nancy Shawanahdit mourut en captivité à Terre-Neuve, en 1829, avec elle disparaissait le dernier représentant des vrais Peaux-rouges. Les Beothuk furent les premiers indigènes du Canada en contact avec les Blancs lors du voyage de Cabot à Terre-Neuve en 1497. L'île comptait alors une population d'environ 500 indigènes

qui s'enduisaient la figure d'ocre rouge. Et depuis lors, l'appellation fautive de Peaux-rouges reste attachée à l'ensemble des Amérindiens, bien qu'ils n'aient pas la peau plus rouge que les Asiatiques.

La plupart des vaisseaux anglais et français venus par la suite dans le nord-est de l'Amérique firent escale à Terre-Neuve pour se ravitailler en eau douce. Dans ce territoire balloté entre deux puissances qui occupaient alternativement le fort de Plaisance, personne n'a réellement tenté de christianiser et de civiliser les naturels. Les rencontres furent hostiles. Devenus la cible des Blancs et des Micmacs des Provinces Maritimes, pourchassés comme des bêtes fauves, les Beothuk disparurent jusqu'au dernier. Toutes les informations à leur sujet se trouvent dans l'ouvrage de Howley, paru en 1915. Les rares bribes de langage qu'on a pu conserver suggèrent un groupe linguistique sans parenté avec l'esquimau et l'algonkin. Les Beothuk ignoraient la poterie et ne possédaient aucun chien. Leurs aliments cuisaient dans des récipients d'écorce de bouleau; à l'intérieur de la tente, également en écorce de bouleau, des tranchées tapissées de branches de conifères servaient de lit. Leurs canots, de même matériel, différaient des embarcations algonkines par les deux pinces en forme de croissant. Ils chassaient le loup-marin avec des harpons ressemblant à ceux des anciens Esquimaux et leurs sépultures renferment des ornements d'os gravés.

Y a-t-il parenté entre ces indigènes et les peuples de Dorset qui ont précédé les Esquimaux? Sont-ils les restes des "hommes de la peinture rouge" qui auraient devancé dans l'est les Algonkins? Seule l'archéologie, peut-être, répondra un jour à cette question.

Quand Samuel de Champlain explora la côte de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-Ecosse, avant d'aller fonder Québec, la région hébergeait des bandes de Souriquois, d'Almouchiquois et d'Etchemins, toutes de la famille linguistique algonkine, et dont descendent les Micmacs, Malécites et Abénaquis. D'après les statistiques officielles, nous aurions actuellement dans l'est du pays 5200 Micmacs, 900 Malécites et 550 Abénaquis.

Les Micmacs occupèrent très tôt une partie de la Gaspésie. Dans le Québec, on en trouve aujourd'hui 950 à Maria et Ristigouche sur la baie des Chaleurs. Leur langue, de la famille algonkine, diffère considérablement des dialectes Montagnais, Cris, Ojibway et Algonquins proprement dits. Cette trop lointaine parenté avec la langue

des voisins suggère que les Micmacs ont émigré dans l'est du pays après ces peuples. Comme les Montagnais, ils vivaient dans des cabanes coniques en écorce de bouleau, connaissaient la suerie, mais pas la tente tremblante, fabriquaient des canots ressemblant un peu à ceux des Beothuk, portaient les bédés dans des naganes, connaissaient le wampum et la broderie en poils de porc-épic.

Lors de l'établissement de la colonie française en Amérique, les ancêtres des Micmacs, les Souriquois, vivaient de chasse, mais Les-carbot prétend qu'ils descendaient d'agriculteurs. Aujourd'hui, les Micmacs pratiquent une agriculture marginale basée sur le tabac, le maïs et la pomme de terre. On leur doit d'avoir conservé un minuscule maïs, dont la plante atteint soixante centimètres de hauteur et mûrissant en cinquante jours. Jacques Cartier en rencontra dans la baie de Gaspé en 1534.

Les Micmacs sont d'habiles fabricants de paniers. Ceux de forme hémisphérique, en clisses de bois de frêne, que l'on peut se procurer à Maria et Ristigouche, sont parmi les plus beaux que fabriquent les indigènes de la côte atlantique.

Les anciens Micmacs se divisaient en plusieurs clans, mais à part cela, leur organisation sociale et religieuse ressemblait à celle des autres tribus algonkines.

Les premiers colons français trouvèrent dans leur art décoratif le motif de la croix, d'où le nom d'Indiens Porte-croix que leur donne le Récollet Chrestien Leclercq. On a cru y voir le vestige d'une ancienne christianisation, mais tout porte à croire qu'il s'agit d'une simple coïncidence.

Les Malécites actuels descendent des Etchemins, peut-être des Almouchiquois et de peuplades que les anciens voyageurs nommèrent également Malécites. Leur langue diffère beaucoup du micmac et du montagnais. Leur territoire comprenait surtout le bassin de la rivière Saint-Jean, dans le Nouveau-Brunswick et le Maine, et se continuait jusqu'au Saint-Laurent. Aujourd'hui, la province de Québec compte 90 Malécites seulement. Quelque peu disséminés dans le comté de Témiscouata, on les trouve particulièrement au voisinage de Cacouna et de la frontière du Nouveau-Brunswick. Certains se sont alliés par le mariage avec des Abénaquis de Pierreville. Leurs ancêtres d'ailleurs ont fait partie de la confédération des Abénaquis, un groupement de peuplades de langue algonkine, alliés aux Fran-

çais contre les Anglais et les Iroquois. A l'époque de Samuel de Champlain et de Lescarbot, les Malécites possédaient de vastes champs de maïs, contrairement à leurs voisins Micmacs; comme ces derniers, ils pratiquaient la chasse et la pêche mais sur une moindre échelle.

Chez les Almouchiquois de la Nouvelle-Angleterre, Champlain découvrit des racines cultivées ayant le goût de l'artichaut. Lescarbot introduisit ce légume en France. «Nous avons apporté quelques unes de ces racines en France, léquelles ont tellement multiplié, que tous les jardins en sont maintenant garnis . . . Mais je veux mal à ceux qui les font nommer Toupinambaux aux crieurs de Paris». A cette époque, on produisait dans des foires parisiennes des Indiens tupi-nambous amenés de la côte brésilienne. Leur nom passa au nouveau légume et depuis lors, malgré les protestations de Lescarbot, la plante se nomme *topinambour* en français. Le nom anglais n'est guère plus heureux. Passé en Grande-Bretagne par l'intermédiaire de l'Italie où il se nommait *girasole articiocchi* (tournesol artichaut), ce nom s'est transformé en anglais en *Jerusalem artichoke*.

LA FIDÉLITÉ HÉROÏQUE DES ABÉNAQUIS

Pourchassés par leurs ennemis anglo-américains, des lambeaux de tribus, en 1700, vinrent demander asile à la Nouvelle-France, dont elles avaient été les fidèles alliés.

Leurs ancêtres habitaient le Maine, une partie du New-Hampshire et des Provinces Maritimes. Une confédération groupait plusieurs tribus, notamment les Sokoki, les Etchemins, les Mouskouasoak, ancêtres d'une partie des Malécites, les Pentagoet, résidant encore sur la rivière Penobscot, dans le Maine, enfin les Abénaquis proprement dits.

Ces derniers, menacés d'extermination au cours des luttes franco-anglaises, vinrent se réfugier auprès des Français du Canada. Le seigneur Crevier de Saint-François-du-Lac et le seigneur de Pierre-ville leur cédèrent chacun une partie de leur seigneurie, près de l'embouchure de la rivière Saint-François, au sud du lac Saint-Pierre. Aujourd'hui, le nom du bureau de poste, Odanak, désigne parfois le village.

La population actuelle d'environ 550 personnes, fortement métissée, n'a pas oublié complètement l'idiome de ses ancêtres, mais le français est devenu la langue courante.

La réserve de Saint-François, où les Abénaquis dressèrent leurs tentes d'écorce de bouleau, en 1700, devenue trop restreinte, on leur concéda de vastes territoires de chasse de l'autre côté du fleuve, au voisinage de la rivière Mattawin et de Saint-Michel-des-Saints, mais ils ont cessé d'y tendre leurs pièges. Sur un terrain fort déboisé, la population s'est habituée tant bien que mal à l'agriculture. On y trouve maintenant un village moderne, où la langue, parfois, et de rares traits mongoliques témoignent seuls de l'héritage amérindien.

Quelques érudits sont sortis de cette tribu : le chef Joseph Laurent publie, en 1884, une grammaire abénaquise. Henry Lorne Masta, pour sa part, relève quelques légendes. Le poète Charles Gill connaît son heure de célébrité.

Le chef Nolett, il y a quelques années, avec une grande courtoisie et beaucoup de savoir, m'initiait à la connaissance des Abénaquis. Grâce à lui, j'ai rencontré les rares descendants des bandes migratrices chassées autrefois du Maine. Son nom indien, Wawanolett, signifie «qui entretient l'amitié». Ceux qui ont le privilège de le connaître savent que jamais appellation n'a été aussi méritée.

DES AGRICULTEURS CONQUÉRANTS

En 1535, Jacques Cartier visite une bourgade, entourée de champs de maïs, sur le flanc du Mont-Royal. Le peuple d'Hochelaga n'a pas de relations plus amicales qu'il faut avec celui de Stadaconé. Le récit du découvreur conserve des bribes de leurs langues: ils parlent apparemment deux dialectes apparentés, le huron et le mohawk. Soixante-huit ans plus tard, quand Samuel de Champlain séjourne à Tadoussac, l'Iroquois, disparu de la vallée du Saint-Laurent en aval des rapides de Lachine, a cédé la place à l'Algonquin.

Des agriculteurs semi-sédentaires et des chasseurs migrateurs ont donc vécu alternativement dans le même pays, mais chaque groupe possède une culture matérielle distincte. Même sol, même climat, même faune, même flore. Les modes d'existence divergent néanmoins parce que la tradition populaire recélait des valeurs spirituelles différentes.

D'où vient cette horde qui occupe pendant deux siècles la vallée du Saint-Laurent ? Ces envahisseurs apportent peut-être du lointain Ohio des bribes du mystère des Mound-builders; mais plus probable-

ment, ce sont d'anciens forestiers de l'état de New-York qui, par osmose, ont acquis des voisins une culture née beaucoup plus au sud. La civilisation voyage comme l'épidémie et gagne ceux qui ne sont pas réfractaires au progrès.

Quand débute la colonie française, les indigènes de la famille huronne-iroquoise habitent la péninsule ontarienne et l'état de New-York. Autour du lac Simcoe, la puissante confédération des Hurons, flanquée à l'ouest par la nation du Pétun; au sud du lac Ontario et du haut Saint-Laurent, la ligue des Cinq-Nations ou Iroquois proprement dits, comprenant de l'est à l'ouest les Mohawk, Oneida, Onnondaga, Cayuga et Seneca, ou, suivant la vieille terminologie française, les Agniers, Onneyouts, Onnondagués, Goyogouins et Tsonnontouans. Placée entre les Hurons et les Iroquois, la Confédération des Neutres profite des querelles de voisins, mais cela ne l'empêchera pas un jour de sombrer dans la tourmente. Cette énumération n'épuise pas la liste des nations iroquoises. A l'ouest et au sud du territoire des Cinq-Nations et jusqu'en Georgie, se rencontrent les Eriés, les Susquehanna, les Wenro, les Nottoway, les Meherrin, les Tuscarora et les Cherokee, mais aucun ne participe à la trame de l'histoire du Canada, sauf dans d'exceptionnelles alliances.

Le mot *Huron*, créé par les Français, fait allusion à une coupe de cheveux fréquente chez les Iroquois comme chez les Hurons. Ces derniers se somment eux-mêmes *Wendat*, signifiant probablement « les habitants de la péninsule ». Le mot *Iroquois*, d'origine algonkine (*Irinakhoiw*), signifie « Serpents », avec implication péjorative, mais les Iroquois s'appellent eux-mêmes *Hodinohsioni*, c'est-à-dire « le peuple de la grande maison ».

Les missionnaires n'ont pas manqué de signaler les défauts des Hurons, mais nous avons mieux retenu leurs qualités. Quand la mort passe, la clémence est du cortège ! Les historiens anglais et français dépeignent longuement les Iroquois. La légende même auréole leurs triomphes, mais nous nous souvenons surtout de leur cruauté. En réalité, Iroquois et Hurons ont la même origine, la même culture, la même organisation sociale, le même caractère, sensiblement la même langue; mais leurs alliés français ou anglais les jugent différemment suivant l'angle des intérêts. Lorsque l'on pèse l'ennemi dans la balance des potins, c'est toujours le plateau de la médisance qui l'emporte.

Avant-garde de la civilisation agricole dans l'Amérique boréale, les Hurons-Iroquois l'ont reçue par étapes des plateaux du sud-ouest des États-Unis et du Mexique. Elle y est née dans un effort pour maîtriser l'eau. Avec l'irrigation, les sols arides deviennent des oasis prospères. Dans la forêt iroquoise, la lutte contre les arbres remplace la recherche de l'eau; mais les opérations agricoles n'accaparent pas l'activité entière de la population. L'homme conserve les tâches forestières, pendant que la femme surveille les cultures autour des demeures.

C'est à l'homme qu'il appartient de défricher la forêt, mais la hache de pierre n'abat pas facilement les arbres. Le feu, heureusement, vient à son secours. Pour saper les arbres en les brûlant à la base seulement, on isole les troncs en les protégeant d'un manchon de glaise à un mètre du sol. La flamme également élimine le sous-bois arbustif et herbacé, mais détruit une partie de la couche arable. Faute d'amendements, la terre s'épuise en une vingtaine d'années. Et comme on ignore la rotation des cultures, on pratique celle des villages.

Le travail agricole échoit à la femme. Avec le bâton à fouir, elle enfonce la semence de maïs dans les buttes de terre, entre lesquelles poussent les haricots et les citrouilles, parmi les souches. Ces plantes constituent la base de l'alimentation des peuplades iroquoises. On cultive également le grand soleil, pour l'huile comestible et lubrifiante, et une plante sacrée, particulièrement renommée, le tabac. L'espèce communément cultivée n'est pas notre espèce, mais une autre à fleurs jaunes.

Les plantations sont souvent très étendues. Quand Frontenac décida de réduire les Onnondaga à la famine en 1687, des champs avaient cinq kilomètres par dix. Une peuplade à elle seule récoltait 160,000 boisseaux de maïs chaque année.

Les femmes font la récolte. Le maïs et le haricot se conservent à sec; mais on enfouit les citrouilles dans des fosses lambrissées d'écorce. Les façons d'apprêter le maïs sont nombreuses. Les épis jaunes se rôtissent dans la braise. Les grains secs sont broyés avec un pilon dans un tronc évidé ou entre deux pierres; l'ébullition les transforme en hominy, ou en succotash quand on y ajoute des haricots. Ces mets s'accoutument volontiers du gibier ou du poisson et même de l'eau d'érable. Le maïs lessivé fournit des plats recherchés. Légèrement tor-

réfiée, la farine de blé d'Inde permet aux chasseurs de voyager sans provisions encombrantes : elle n'est pas panifiable, mais on peut en faire des galettes. Une recette consiste à jeter dans de l'eau bouillante des rondelles de pâte, que l'on saute ensuite dans la graisse.

Presque tous ces mets se préparent dans des récipients de terre cuite. Avant l'arrivée des Blancs, on obtenait le feu en frottant énergiquement deux pièces de bois, notamment au moyen de l'allumeur à arc. Autrefois, on se contentait d'un repas par jour, à des heures irrégulières.

L'agriculture procurait soixante-dix pour cent de l'alimentation. Le reste provenait de la chasse, de la pêche, et de la cueillette des noix, des baies sauvages, des racines charnues et de rares feuillages. L'ébullition des rameaux de pruche ou de l'écorce de bouleau donnait un breuvage. Le ramassage des plantes sauvages incombe aux vieillards, aux femmes et aux enfants. Toutefois, l'homme participe à la tournée de l'eau d'érable et des œufs de tourtres. Lors de ces cueillettes au printemps, une grande partie de la population émigrerait des villages et établissait des camps temporaires.

Si l'homme se réserve la chasse, la pêche est pratiquée aussi bien par la femme. A l'automne, les chasseurs s'enfoncent dans la forêt par petits groupes pour s'emparer du gibier avec l'arc, les pièges de bois, les fosses, les collets et également le filet, pour les petits oiseaux.

Les maisons, bâties au cours de corvées, sont des cabanes rectangulaires de panneaux d'écorce d'orme ou de cèdre, retenus entre deux rangées de piquets. Dépourvues de fenêtres, munies d'une porte à chaque extrémité, elles ont en moyenne vingt mètres de long, mais atteignent parfois cinquante mètres. Elles consistent essentiellement en deux rangées d'alcôves d'environ cinq mètres de long et logeant une famille chacune. Les demeures unifamiliales ne dépassent pas six mètres, mais la plupart sont communales et logent de huit à vingt-quatre familles de cinq à six personnes. Un village d'une trentaine de cabanes compte donc 1200 à 1800 habitants. D'autres n'ont pas moins de 120 maisons, soit au moins 5,000 habitants. Chaque famille possède son propre feu devant son alcôve; des ouvertures ménagées dans le toit, d'espace en espace, servent de cheminées.

Les villages sont protégés par des palissades de dix mètres de haut. Faites de deux rangées de pieux croisés au sommet, elles forment une auge en V où l'on place des cailloux pour se défendre. Les

guerriers y accédaient au moyen d'un pieu encoché placé obliquement.

Le vêtement de l'homme, en cuir de cerf, comprend une chemise courte, qui laisse les cuisses à l'air, un pagne, des jambières et des mocassins. La femme porte une chemise plus longue et une jupe à mi-jambes. L'été, les hommes se contentent du pagne et les femmes restent le torse nu. Les bébés, toujours étroitement emmaillotés, logent dans la nâgane.

Les Hurons et les Iroquois vivent à l'intérieur des forêts plutôt que sur les rives. Marcheurs réputés, ils relient les bourgades par un réseau de sentiers. Tout se portage sur le dos, dans un panier retenu au front par une courroie. Vivant en marge de l'aire du bouleau, ils remplacent son écorce par celle de l'orme pour la construction des canots. Les longues expéditions, toutefois, exigent des embarcations légères et rapides; ils en achètent donc des Algonquins, par l'intermédiaire des Neutres en temps de guerre. Ce commerce profitable a beaucoup contribué à prolonger les guerres huronnes.

Les Iroquois et les Hurons devinrent d'importants intermédiaires dans la traite des fourrures, mais leurs solides traditions commerciales dataient de fort longtemps. Les Hurons cultivaient du maïs pour le troquer avec les Ojibway et les Algonquins en échange de fourrures, de canots d'écorce et de médecines. Les Iroquois contrôlaient dans l'est le commerce du cuivre et du wampum et vendaient du tabac aux indigènes des Provinces Maritimes. La tribu du Pétun, qui doit son nom à cette plante, en cultivait de grands champs pour l'exportation.

Les Hurons-Iroquois sont des animistes, entourés littéralement de puissances spirituelles, les *orenda*, l'équivalent des *manitous* algonkins; chaque objet en renferme, et qui sont favorables ou défavorables suivant leur spécialisation ou les circonstances. Le monde fourmille d'esprits qui se chamaillent, et de ces rivalités dépend la joie ou la peine.

Parmi les principaux esprits, notons Atænsic, la grand'mère des premiers hommes, les deux jumeaux, — l'un doux, l'autre méchant, — devenus le bon et le mauvais manitous de la mythologie amérindienne à l'usage des Blancs. Heno, le tonnerre, dispense la pluie féconde. Agreskwe, dieu de la guerre, s'identifie avec le soleil. Les Trois Sœurs, — le maïs, la courge et le haricot, — sont des esprits agraires prenant une forme matérielle. Le tournesol, ou grand soleil, le tabac,

le castor, l'ours, tous les animaux, jusqu'aux plus infâmes bestioles, sont régis par des esprits spécifiques.

Les offrandes et les actions de grâce attirent les bienfaits de ceux dont on a besoin. Quant aux autres, on doit en conjurer les maléfices par des techniques appropriées.

Le rêve et les pratiques rituelles nous mettent en contact avec eux. Les amulettes arrêtent le mauvais sort. Une fourrure d'hermine confère l'astuce de cet animal. Des jongleurs guérissent les maladies, en extrayant du corps les objets responsables, matériels ou spirituels. Des shamans font la pluie et le beau temps, et prédisent l'avenir. Des fraternités religieuses apportent leurs concours pendant les cérémonies : les membres de la Fraternité du Masque⁽¹¹⁾ portent un masque de bois difforme pour effrayer les puissances démoniaques qui sèment la maladie et le malheur.

Les jours d'action de grâce sont ceux des semailles, de l'épi vert, de la récolte du maïs, de la cueillette de l'eau d'érable et des fraises. De beaucoup le plus important, le festival de la mi-hiver vient inculquer des forces à Teharonhiawagon, le bon jumeau, fort affaibli par ses combats avec l'esprit de l'hiver.

Dans la civilisation mixte des Hurons-Iroquois, l'homme constitue l'élément nomade, la femme, l'élément sédentaire. Présidant aux fonctions agricoles, elle incarne la tradition villageoise. Les conseils ont sanctionné ce rôle en lui accordant une place importante dans la vie sociale et politique. L'hérédité est matrilineaire. Les enfants appartiennent au clan de la mère. La famille, présidée par une matrone, comprend ses fils et ses filles et les enfants de ses filles. Les enfants héritent de leur mère, non du père. Les biens du père iront aux enfants de sa sœur, qui sont de son clan.

Si l'on en croit certains témoignages, le jeune Huron choisissait librement son épouse tandis que les mères iroquoises arrangeaient le mariage de leurs enfants sans s'occuper de leurs sentiments. Cette distinction, toutefois, n'est probablement pas aussi nette en pratique et dépend de facteurs individuels. Le nouveau couple habite chez la mère de l'épouse qui détient toute autorité dans la cabane. Le matriarcat repose réellement sur le régime plénipotentiaire de la belle-mère. Comme il faut s'y attendre, le divorce s'impose parfois : l'homme à qui la vie conjugale pèse trop n'a qu'à s'en aller; mais en pra-

(11) *False face Society*.

tique, les séparations sont rares. Condamnés à avoir une belle-mère qui commande, les gendres en ont pris leur parti. Sans compter qu'il reste l'évasion de la chasse et de la guerre.

Le clan comprend trois ou quatre générations de familles apparentées, soit de trente à deux cents personnes. Chaque tribu renferme de trois à dix clans et certains, comme celui de l'ours, du loup et de la tortue, qui se retrouvent dans chaque tribu, confèrent de la parenté. Les conjoints doivent provenir toujours de clans différents, parfois de phratries opposées. Le clan peut adopter en masse des captifs ou des étrangers cherchant asile. Les deux-tiers des Oneida sont d'origine algonkine ou huronne. Le captif adopté pour remplacer un fils tué à la guerre en acquiert tous les droits, même celui de devenir chef. Cette adoption généralisée contrebalance l'in-breeding.

La dignité de chef est parfois héréditaire. Dans le cas contraire, après consultation de leurs compagnes, les matrones, propriétaires des noms, désignent celui qui devra diriger. Le choix, ratifié par la phratrie du candidat, doit ensuite attendre l'approbation de l'autre phratrie. Les matrones ont également le pouvoir de les déposer. A part ces décisions, les hommes transigent la plupart des affaires de la tribu.

La Confédération des Hurons groupait quatre tribus, réunissant plus de 20,000 âmes. Celle des Neutres, 10,000 personnes. La ligue des Cinq-Nations iroquoises, devenue les Six-Nations en 1722 par l'admission des Tuscarora, et datant du XV^e siècle, comprenait 15,000 habitants. Ces fondateurs, Deganawidah, d'origine huronne probablement, et Hiawatha, un Iroquois, voulaient régler par l'arbitrage les conflits menaçant l'avenir des peuplades. Cinq tribus répondirent à l'appel.

Cinquante sachems prirent le commandement : 14 Onnondaga, 10 Cayuga, 9 Mohawk, 9 Oneida et 8 Seneca. L'inégalité des députations ne posait aucun problème démocratique, car les décisions devaient être unanimes. Les réunions se tenaient irrégulièrement à Onnondaga, la tribu centrale, choisie comme gardienne du feu du conseil et des wampums de la ligue, constituant la Grande Charte des Cinq-Nations. Le grand conseil recevait des ambassades, discutait des litiges, mais ne s'immisçait pas dans les affaires internes des tribus, ni dans leurs conflits avec des peuplades étrangères.

La conduite de la guerre reposait sur des chefs militaires choisis pour leur courage. Assauts surprise, menés par des volontaires, sont

le plus souvent l'œuvre de capitaines isolés. On peut s'étonner de rencontrer ce souffle guerrier chez des agriculteurs; mais, en réalité, seules les femmes cultivent. De temps immémorial, les hommes se vouent à la chasse et au commerce et luttent pour la conquête des marchés extérieurs. Après l'arrivée des Blancs, le contrôle de la traite des fourrures devient le motif déterminant des luttes huronnes-iroquoises. Les Agniers éliminent d'abord les Mohicans, une bande algonkine alliée aux Hollandais de Fort-Orange. Puis, sous l'attaque conjointe des Cinq-Nations et d'un ennemi dont il sera question plus loin, succombent les Hurons, les Eriés et les Neutres au milieu du XVIIe siècle, puis les Miamis et les Illinois en 1680.

Des personnes pratiques croient que Champlain aurait mieux fait de s'allier aux Iroquois? D'autres soutiennent qu'il a choisi par idéalisme le parti des Hurons et des Algonquins, exposés aux vilenies des cruels Iroquois. Aucune de ces opinions n'est fondée. Champlain veut explorer l'ouest de la Nouvelle-France, découvrir la route de la Chine et fonder un établissement agricole; mais il favorise d'abord le commerce des pelleteries, base économique de la jeune nation et raison d'être des Cent-Associés, alors maîtres du Canada. Les territoires du nord recèlent les plus belles fourrures. Les Algonquins et les Hurons en contrôlent les issues fluviales. Ils sont donc plus utiles à la colonie que les Iroquois. Les Hurons, d'ailleurs, bénéficient de la même armature sociale que les Iroquois et ils les dépassent de 10,000 à 15,000 hommes. L'alliance choisie par Champlain s'impose de toute évidence. Mais ces peuplades ont aussi leurs problèmes. Pour participer à la traite des fourrures, elles exigent une assistance militaire contre les Iroquois avec lesquels elles guerroyaient depuis un demi-siècle. Leurs ennemis veulent les contraindre à entrer dans la ligue des Cinq-Nations. L'indépendance est un bien qui se paie cher.

En homme pratique, Champlain a choisi ses alliés. Il est convaincu d'ailleurs d'assurer bientôt la paix. Les événements lui donnent d'abord raison. Les Iroquois se lassent très vite de tenir tête à un fort adversaire et sollicitent un traité qu'ils obtiennent en 1624. Hélas, cinquante ans d'inimitié ne s'effacent pas en un jour . . . Une poignée d'Algonquins, après une courte trêve, déterre le tomahawk et le conflit s'envenime de nouveau. Deux monopoles se partagent alors la traite des fourrures, l'un à Fort-Orange, l'autre à Québec. Aucun n'a intérêt à favoriser la paix et la hausse des prix par suite

du marchandage des fourrures. Mieux vaut la guerre des indigènes que celle des prix. Champlain n'aura pas le support des siens pour imposer la paix.

Il n'avait pas escompté un autre ennemi, plus insidieux que le mousquet. La rougeole sévit en 1634, suivit par la variole. En cinq ans, trois grandes épidémies. En 1640, la population des Hurons est réduite à 12,000; celle des Iroquois ne s'est pas sensiblement modifiée. Des familles algonquines et huronnes vont régulièrement à Québec et aux Trois-Rivières, campent de longues semaines à proximité et sont en contact quotidien avec les Blancs, s'offrant ainsi aux maladies qu'elles ignoraient jusqu'alors. Les Européens, missionnaires et commerçants, fréquentent librement leurs bourgades, alors qu'ils ne pénètrent à peu près pas chez les Iroquois. Les Agniers vivent au cœur de la forêt; par les portages, de très rares rencontrent les Hollandais ou les Anglais, pour des opérations commerciales brèves. Quelques marcheurs isolés dans la forêt évitent mieux la contagion que des familles entières voyageant en canots. La famille iroquoise n'est pas la bienvenue à Fort-Orange et cela la sauve.

Après 1643, les Hollandais fournissent des armes aux Iroquois; mais les Français, craignant la révolte, refusent toujours d'en munir leurs alliés non chrétiens. En 1649, quand les Cinq-Nations viennent donner le coup de grâce aux Hurons, la maladie, déjà, les avait vaincus.

Des 50,000 Hurons, Neutres et Eriés du début de la colonie, il ne reste que des lambeaux : dans l'Oklahoma, leurs descendants Wyandotes se chiffraient à peine à 378 en 1905, et à Lorette, près de Québec, on comptait 835 Hurons en 1953. La plupart des fugitifs se sont fondus avec les Iroquois; le père Le Moine en rencontre mille chez les Onnondaga en 1653. Trois ans plus tard, les Iroquois présentent un ultimatum aux vaincus près de Québec : ou la fusion, ou la guerre d'extermination ? La majorité des Hurons céda à la menace.

Les guerres tribales, terminées depuis trois siècles, ont laissé une impression profonde dans la forêt boréale. Quand la poudrerie retient le chasseur algonkin sous la tente l'hiver, les vieux racontent les histoires du passé. On ne se rappelle pas sans effroi la venue des Nottoway près du lac Mistassini vers 1650. Dans la forêt subarctique, la peur de l'Iroquois sévit toujours.⁽¹²⁾

(12) Une tribu iroquoise des Etats-Unis a reçu le nom de Nottoway, d'origine

LES FILS DE LA TOUNDRA

Le voyageur qui traverse du sud au nord la péninsule Québec-Labrador voit la forêt s'éclaircir par sauts et faire place à la toundra au 58° de latitude. C'est là que la zone arctique descend le plus au sud. Elle couvre au moins vingt pour cent de la superficie de la Province. Les îles arctiques et une section des territoires du Nord-ouest appartiennent également à cette zone. Sous moins d'un mètre de sol, une glace permanente arrête l'égouttement et crée des marécages.

Dans ce pays sans arbres, une peuplade amérindienne a trouvé des conditions écologiques répondant à ses aspirations culturelles. Ces indigènes se désignent eux-mêmes les Innuït (singulier *inuk*), signifiant « les hommes », mais les Blancs ont retenu plutôt le mot français *esquimau*, tiré du montagnais *eisimeow*, un terme de mépris signifiant « mangeur de viande crue ». Le mot doit s'écrire en français *esquimau* et pas autrement, même si des ethnologues, géographes et historiens emploient à tort la forme danoise *eskimo*, croyant y trouver un mot indigène. Il serait amusant d'aller chercher ailleurs un terme que les Scandinaves ont pris aux Français et que les Anglais eux-mêmes ont écrit à la française jusqu'à la fin du siècle dernier.⁽¹³⁾

Les Esquimaux habitent le nord de l'Amérique et le nord-est de l'Asie.⁽¹⁴⁾ On en compte 15,000 au Groënland, 9,000 au Canada, 15,000 en Alaska et un millier en territoire soviétique, à l'ouest du détroit de Behring. Ce sont strictement des habitants du littoral arctique, sauf les Esquimaux du Caribou, — un millier en tout, — vivant dans la toundra entre la baie d'Hudson et le Grand lac de l'Ours. La province de Québec en compte 2,400 pour 2800 kilomètres de littoral, ce qui constitue la population esquimaude la plus dense au Canada. Ailleurs, où chacun peut compter sur six à huit kilomètres de littoral, ils sont 2,600 sur la terre de Baffin, 1,400 dans le Keewatin, 2,000 entre ce dernier territoire et l'Alaska et 600 sur la côte du Labrador.

De l'Alaska au Groënland, la langue est passablement uniforme. Le sud-ouest de l'Alaska comprend néanmoins deux ou trois dialectes

algonkine; chez les peuplades algonkines du nord du Québec, Nottaway est habituellement le nom de tous les Iroquois. Sur la crainte de l'Iroquois, voir notamment : Rousseau, Madeleine et Jacques, "La crainte des Iroquois chez les Mistassins". *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 2 : 13-26. 1948.

(13) Pour une étude élaborée sur le sujet, voir Rousseau, Jacques, "L'origine et l'évolution du mot « esquimau »." *Cahiers des Dix*, 20 : 179-198. 1955.

(14) Les Esquimaux, comme tous les Amérindiens, sont d'origine asiatique, mais les Esquimaux asiatiques semblent des Esquimaux revenus d'Amérique.

tes qui seraient incompris des peuplades de l'est. D'autre part, l'évolution distincte du Groënland a permis l'adoption de mots d'origine danoise.

On ne sait pas exactement qui, des Esquimaux et des Athapascans, sont les derniers arrivés en Amérique ? Même s'il est de la dernière migration, l'Esquimau habite le continent depuis mille ou deux mille ans avant l'ère chrétienne. On s'est demandé s'il ne serait pas un parent de l'homme de Chancelade, du massif central de la France, parvenu en Amérique après avoir contourné la calotte arctique. L'homme magdalénien de France a vécu dans la toundra et tiré sa subsistance du renne comme aujourd'hui l'Esquimau, du caribou. L'homme de Chancelade possède des traits esquimoïdes, mais cela n'indique pas nécessairement une parenté avec l'Esquimau. On ne sait pas non plus si la culture esquimaude s'est façonnée dans l'est de l'Asie ou surtout sur place dans l'arctique canadien.

Deux autres cultures ont précédé celle des Esquimaux actuels, celle de Thulé, incontestablement esquimaude, et celle de Dorset, dont nous savons peu de choses. On ignorait même si l'homme de Dorset était Esquimau. On a trouvé récemment deux sites importants, et pour la première fois nous connaissons ses ossements et une partie de sa culture artistique. Dans un cas, les crânes semblent esquimoïdes, dans l'autre, pas. Et d'autre part rien ne prouve qu'un esquimoïde est nécessairement de race esquimaude. Les matériaux recueillis, actuellement à l'étude, livreront néanmoins quelques-uns des mystères qui permettront de mieux tisser la trame des anciennes migrations d'Amérique.

On a pu démêler quelque peu l'écheveau des migrations esquimaudes depuis le début de l'ère chrétienne. Vers l'an 500, un groupe de l'Alaska, de culture Thulé, a émigré vers le Groënland où il a rencontré les Norsemen d'Islande vers l'an mil. Un deuxième groupe, celui des Esquimaux du Caribou, aurait continué à vivre dans les terres à l'ouest de la baie d'Hudson. Un troisième groupe, issu du précédent et fortement métissé d'Algonkin, aurait atteint le littoral arctique vers l'an 1200 et remplacé ses congénères du centre et de l'est, sauf ceux d'Angmagasalik, dans l'est du Groënland.

Les Esquimaux ne vivent pas continuellement dans des cabanes de neige, comme on le croit parfois. Ils connaissent réellement deux saisons bien marquées et presque sans transitions. L'hiver est rigou-

reux : la température se maintient habituellement à trente ou quarante degrés sous zéro. Il tombe moins de neige dans l'est de l'arctique canadien qu'à Montréal, et, très souvent, elle ne couvre pas entièrement les cailloux. En quelques jours, les fleurs succèdent aux neiges. Pendant la nuit, ou lorsqu'un brouillard cache le soleil, la température évolue entre 0° et 10° C. (32° et 50° F.); mais par les jours sans nuage, il fait parfois très chaud. Un jour d'août, alors que le thermomètre marquait 23° C. (74° F.) à Montréal, une température de 31° C. (88° F.) dans le nord-ouest de l'Ungava rendait le voyage pénible.

Jusqu'au début du siècle, l'habitation d'été était faite de peaux de caribou ou de phoques. Depuis la disparition relative du premier, dans l'est du pays, on recourt à la cotonnade. La tente de l'Ungava, oblongue et à coupe ogivale, résiste particulièrement aux grands vents. Les Esquimaux, qui vivent dans la toundra, conservent précieusement les poteaux des tentes réduits à deux pièces verticales et une barre horizontale. On retient la base de la tente avec des cailloux. C'est là l'origine des nombreux cercles de pierre que l'on trouve en bordure du littoral arctique. La forme de la tente varie avec les conditions du pays. Conique aux sources du Mackenzie, elle est en forme de coupole à l'intérieur de l'Alaska.

L'habitation d'hiver change avec le milieu. Les Esquimaux de l'Alaska n'ont jamais connu l'iglou de neige. Au Groënland et dans le nord du Québec, il sert surtout pendant le voyage. Fait d'une spirale continue de blocs de neige, il est consolidé par une clef de voûte. Une fois ce bloc de neige en place, l'iglou peut supporter le poids d'une personne. Les Egyptiens et les Grecs n'ont jamais connu la clef de voûte. L'art roman doit ce trait architectural aux Etrusques, qui l'ont probablement apporté d'Orient. Les Groënlandais construisent des cabanes de bois; mais leurs anciennes demeures carrées étaient en pierre et recouvertes d'un toit de fourrure. A l'époque préhistorique, on a construit des maisons de pierre carrées dans le nord-ouest de l'Ungava, à mi-chemin entre la baie d'Hudson et la baie d'Ungava. Elles étaient habitées probablement par des indigènes de civilisation Dorset. Les premiers Esquimaux rencontrés par les Blancs dans le nord du Québec vivaient dans des tentes de peaux de caribou, aussi bien l'hiver que l'été. Aujourd'hui, pendant la saison hivernale, on habite la tente de coton quand le bois de chauffage est assez abondant. A

Port-Burwell et aux endroits où le bois se fait rare, on recourt à l'iglou de neige ou à une demeure comme celle que j'ai découverte sur le fjord Adloylik, — un réseau de branches d'aulnes recouvert de tourbe. Cette habitation ressemble beaucoup à un type lapon, imposé par les mêmes conditions écologiques. En Alaska, où le bois flotté est relativement commun, la construction est rectangulaire, à demi souterraine, et recouverte de terre. On y accède par le toit dans les régions où la neige s'accumule. Enfin, au centre du détroit de Behring, sur les îles Diomède, — dont l'une appartient à l'Alaska et l'autre à la Russie, — des huttes de pierre recouvertes d'os de baleine rappellent les habitations des Esquimaux de Thulé.

Quand la forêt est proche et que le bois flotté abonde, les Esquimaux l'utilisent comme combustible; mais cela suppose néanmoins un transport laborieux. Les arbustes trop rares de la toundra ne peuvent entretenir un feu nourri sans déplacements continuels. J'ai connu des jours où il fallait se morfondre à trouver assez de bois pour ébouillanter du thé. Les lichens s'enflamment facilement, mais dégagent une forte fumée et donnent peu de chaleur; trois personnes suffisent à peine pour alimenter le feu.

Les habitants du littoral brûlent l'huile des mammifères marins dans la lampe de stéatite. Elle consiste en une assiette remplie d'huile et de morceaux de gras. La touffe de linaigrette, qui tient lieu de mèche, s'allume avec l'allumeur à arc, ou en frappant deux morceaux de pyrite. Au-dessus de la lampe, un récipient en stéatite parviendra lentement au point d'ébullition. On comprend qu'avec ce système, l'Esquimau se contente habituellement de viande crue.

Les moyens de transport se ressentent de la rareté du bois. L'os de baleine parfois le remplace. L'unique véhicule d'hiver, le traîneau, tiré par des chiens attelés en éventail, glisse sur des patins de bois revêtus de boue que l'on polit avec un morceau de cuir après y avoir craché de l'eau tiède. L'été, les nombreux marécages rendent presque impossible la marche à l'intérieur des terres.

L'Esquimau, sauf celui du Caribou, est avant tout un chasseur maritime, mal à l'aise sur les rivières rapides, car son élément est la mer où il harponne le gibier. Ses deux embarcations, le kayak et l'umiak sont faites d'une enveloppe imperméable de peau de phoque recouvrant une armature de bois ou d'os.

L'hiver, le chasseur resté vissé des heures sur la glace, à côté du

trou respiratoire des phoques, le harpon à la main, attendant que l'animal vienne à la surface. Au début de l'automne, il chasse le caribou dans les terres avec la carabine qui a remplacé l'arc. Les poissons se pêchent au dard, à l'embouchure des rivières.

Ce n'est pas un véritable nomade, mais un migrateur évoluant entre le camp d'été et le camp d'hiver; mais ceux-ci se déplacent à l'occasion. L'été, les familles sont habituellement disséminées ou vivent une couple ensemble; mais l'hiver, elles se regroupent souvent en véritables villages.

L'alimentation est essentiellement carnée. L'Esquimau savoure avec délices des morceaux de gras dépecés du gibier fraîchement tué ou les mollusques à demi digérés de l'estomac du morse. La viande et le poisson se consomment surtout crus. Le poisson fortement faindant devient une friandise, d'ailleurs très riche en vitamine K. Le muktok, — la peau de béluga, notre marsouin, — se mange cru ou cuit, mais je le préfère bouilli et quand l'animal n'a pas ranci plusieurs jours sur la grève. Chacun ses caprices. Les bébés naissants qui refusent la tétée héritent d'un morceau de gras enfilé dans une branche. Dans le caribou, rien ne se perd : on mange la chair, les oreilles, la langue, le gras de l'intestin, qui conserve le parfum du voisinage, la moelle des os, même le cuir les jours de famine, et le contenu de la panse; on consomme ce mets de préférence l'hiver, alors qu'il renferme uniquement des lichens à demi digérés. Pendant cette saison, il constitue la seule nourriture végétale des indigènes. L'été par contre, il y a les bluets, les baies rouges des aïnelles arctiques, les plaquebières, les camarines, le cochléaria, même les galles de saule.

Le vêtement esquimau, fait sur mesures et digne d'un couturier, consiste en peaux taillées, cousues avec du nerf de caribou ou de phoque. L'hiver, on porte fréquemment, l'un sur l'autre, deux parkas de fourrure, l'intérieur poil contre peau. Le parka muni d'un prolongement à l'arrière et à l'avant est habituellement le vêtement des mères; mais les hommes en portent parfois de semblables l'hiver. Ils sont très pratiques lorsqu'il faut rester assis des heures sur la glace à côté des trous de phoques. Le parka des mères, muni d'un grand capuchon, est très ample dans le dos afin de recevoir le bébé qui autrefois s'y logeait nu, bien au chaud, contre la peau de sa mère.

À part les vêtements, parfois ornés de mosaïques de fourrures, on doit à la fabrication domestique les récipients de stéatite, les arcs

en bois ou en corne de caribou, les harpons complexes, en bois et en ivoire de morse, les couteaux semi-lunaires des femmes, autrefois en ardoise ou en cuivre, la vannerie d'élyme des sables, agrémentée de lanières noires de cuir de phoque, les sculptures de stéatite et d'ivoire. Les pièces sculptées que l'on vend maintenant aux Blancs, tirent leur origine des amulettes, des jouets et d'articles d'usage quotidien. Les boîtes à aiguilles, en ivoire, se couvrent de gravures. Le couvercle des paniers est muni d'une poignée représentant des traits de la vie animale. Des appliques de peau noire de loup-marin, sur de la peau blanche, donnent des pièces murales intéressantes.

Le chant et la danse complètent le bagage artistique de l'Esquimau, mais ces manifestations sont d'abord une expression de la vie religieuse.

Les Esquimaux sont animistes. Tous les objets, tous les êtres vivants sont habités par des esprits. Chaque animal, chaque rivière, chaque montagne, chaque accident géographique possède un double spirituel, l'*inua*, c'est-à-dire « son homme ». Les monts Torngat, le massif montagneux le plus élevé du nord-est de l'Amérique, qui chevauche sur la frontière du Labrador et du Québec, possèdent plusieurs *inua*, les Torngak,⁽¹⁵⁾ qui sont très méchants; mais comme des shamans ont beaucoup de pouvoir sur eux, on peut visiter impunément ces montagnes si l'on s'entoure de la protection adéquate. J'ai pu m'en tirer assez bien en compagnie de Moses Itouk, mon guide. Sur la côte du Labrador, deux esprits parvenus à la dignité de dieux principaux, l'un mâle, l'autre femelle, président respectivement aux destinées du gibier marin et du gibier terrestre. On ignore s'ils sont des acquisitions récentes.

Les cérémonies publiques se ramènent à d'exceptionnels festivals à fonction sociale et religieuse. La pratique religieuse consiste surtout en l'observance des tabous. Les gens du Labrador ont soin de ne pas mêler des viandes terrestres et maritimes, le caribou et le loup-marin par exemple. Les indigènes consultent les *angekok* ou shamans, qui jouent du tambour jusqu'à tomber en transes. Cette manifestation psychique, qui se produit surtout pendant la longue nuit hivernale, et qui ressemble aux possessions du vaudou antillais, a reçu en psychiatrie le nom d'hystérie arctique. Les shamans esquimaux sont d'ex-

(15) *Torngak*, pluriel de *torngat*.

cellents ventriloques et d'habiles magiciens ayant plus d'un tour dans leur sac pour soutenir leur prestige.

Les angekok ont pour fonction habituelle de trouver la cause de la malchance et de la maladie, presque toujours d'origine spirituelle. La médication végétale ne leur est d'aucun secours. La maladie peut être imputable au mauvais sort, à l'inimitié d'un shaman, à la violation d'un tabou ou à des fugues de l'âme. Les angekok savent faire réintégrer domicile à ces âmes vagabondes. Le corps possède normalement deux âmes, l'une attachée au nom, l'autre s'identifiant avec la respiration. Après la mort, cette dernière erre quelques jours dans les parages; il faut éviter de l'indisposer, pour ne pas s'exposer à de mauvais sorts. Si nous étions organisés comme les Esquimaux, et que nos âmes prêtaient l'oreille aux propos des veillées mortuaires et des cortèges funèbres, elles auraient maintes fois l'occasion de jeter des sorts aux amis les plus chers, mais trop indiscrets.

Les sépultures sont des empierrements. Le sol gelé en permanence, à cinquante ou cent centimètres de la surface, permet rarement d'enterrer les morts. J'ai vu près des postes de traite des cercueils simplement déposés sur le rocher, le couvercle retenu par un gros caillou. Les Esquimaux, qui se composent un masque gai, ont la religion triste. Ils croient à l'au-delà, mais la vie future les inquiète. Une chose certaine, c'est que l'âme des personnes frappées de mort violente, — meurtre ou suicide, — monte directement au ciel le plus enviable, derrière les aurores boréales.

Des voyageurs qui ne connaissent pas bien les indigènes ne manquent pas de distinguer le joyeux Esquimau de l'Indien forestier taciturne. Ayant vécu avec l'un et l'autre, je ne puis endosser cette distinction. Sans doute, l'Esquimau rit à tout propos, quand le Montagnais reste impassible; mais ce sont des masques; ces attitudes ne correspondent pas à des états d'âme. Un vieux complexe asiatique, la pudeur sans doute, s'oppose à ce qu'on livre ses sentiments intimes. L'extroversion ou l'introversion, chez les Amérindiens, ne suivent pas les mêmes normes que chez les Blancs.

L'Esquimau considère la vengeance un noble sentiment. Le plus proche parent d'une victime se doit d'obtenir justice du meurtrier, dut-il l'atteindre dans sa femme ou ses enfants. Le bras vengeur patiente des années s'il le faut. Quand il plonge à son tour le couteau

dans le dos de l'assassin, c'est peut-être le moment où tous deux rient de bon cœur.

Puisque les noms de personnes ont une âme, leur communauté de nom implique une parenté. Lorsque celui de la grand'mère paternelle, récemment décédée, passe au petit-fils, le père de l'enfant peut désormais s'adresser à lui en l'appelant *maman*. Dans un pays où les tabous dominent la vie spirituelle, cette solution n'est pas pour simplifier les choses.

Le mariage se fait sans cérémonie. Le gendre va demeurer souvent dans la tente de ses beaux-parents. Parfois, les parents empêchent leurs fils de se marier parce qu'ils ont besoin de bras pour la chasse au morse. Avec le résultat que des jouvencelles sont filles-mères à seize ans et récidivent deux ou trois fois avant d'avoir vingt ans. Autant de nouvelles bouches à nourrir pour le grand-père. Raison de plus pour garder ses fils, mais ceux-ci s'obstinent à semer des enfants dans les tentes voisines, créant un véritable cercle vicieux. Le divorce est facile. Pour des raisons sentimentales ou économiques, on échange volontiers les épouses pour des périodes plus ou moins longues, pratique qui tend néanmoins à disparaître, chez les Esquimaux. La polygamie a été fréquente autrefois, chez les bons chasseurs du moins. Deux femmes légitimes ne constituaient pas un luxe, mais un appoint. Les tâches des conjoints sont bien distinctes. A l'homme, la chasse hasardeuse. A la femme, les enfants, le dépeçage du gibier, la préparation des peaux, la coupe et la couture des vêtements.

Vivant dans une nature inhumaine, l'Esquimau s'est forgé une morale qui s'oppose souvent à la nôtre : l'infanticide, l'abandon des vieillards et des infirmes ne sont pas des crimes. Les femmes se prêtent facilement à une certaine hospitalité. Depuis, le missionnaire et la police ont forcé l'Esquimau à reviser son éthique.

Le chasseur heureux fait profiter ses congénères de l'abondance de gibier. Esprit de charité ? esprit communiste ? placement pour l'avenir ? Qu'importe le motif ; lui-même d'ailleurs serait en peine de le définir. Cette largesse, évidemment, est commandée par des considérations écologiques.

Pas de tribus, mais des bandes, nommées habituellement d'après le bassin hydrographique. Pas d'organisation politique, ni de vrais chefs ; mais les bons chasseurs s'imposent comme leaders sociaux.

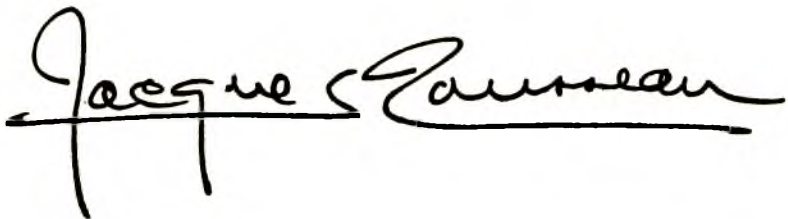
Le Blanc est venu modifier l'équilibre écologique où se maintenait l'Esquimau tant bien que mal, depuis trois millénaires. La mort se chargeait d'ajuster la population aux ressources disponibles. Le Blanc a désorganisé la source d'approvisionnement, souvent de façon inconsciente. Le caribou québécois est réduit à 5,000 têtes dans un pays qui en a compté plusieurs centaines de mille. Les épidémies des Blancs ont joué un rôle lamentable. Il y a quelques années, à l'époque où je voyageais dans la baie d'Ungava, la rougeole a emporté cent vingt personnes sur une population totale de sept cents. En 1902, le typhus a rasé la population entière de l'île Southhampton. Mooney a évalué à 22,500 les Esquimaux du Canada à l'arrivée des Blancs. Ce chiffre semble exagéré, ce qui est fréquemment le cas des évaluations de Mooney. Quoi qu'il en soit, il n'en restait que 8,000 en 1929. Aujourd'hui, cette population s'accroît, grâce aux soins médicaux et aux secours directs pendant les famines.

A moins de compter indéfiniment sur les secours directs, le problème de subsistance se pose toujours. Pour répondre à la demande des Blancs, les Esquimaux sont devenus des trappeurs de renards arctiques; mais le renard blanc fait l'objet d'un cycle biologique, — de trois à cinq ans, — commandé par le lemming, sa principale nourriture. Tel poste du Québec qui fournit deux mille peaux de renard au sommet du cycle, n'en donne plus que cinquante après deux ans. Même au cours des bonnes années, le renard blanc ne se vend plus toujours comme autrefois; les entrepôts en regorgent. Le marché des fourrures obéit à des cycles, comme le lemming. Les animaux d'élevage et la fourrure synthétique portent un dur coup aux pelleteries de piégeage. Celles-ci sont irrémédiablement condamnées, sauf pour un commerce de luxe restreint.

Que deviendra l'Esquimau ? En quelques années, il doit passer, en brûlant les étapes, de l'âge préhistorique à l'époque moderne. Il faut l'intégrer dans la vie canadienne, mais en conservant quelques-unes de ses caractéristiques. L'acculturation n'est pas simple. Beaucoup de solutions s'imposent, mais aucune, isolée, ne règlera l'ensemble du problème. L'une d'elles, l'introduction du renne domestique dans l'Ungava sauverait une bonne partie des Esquimaux et des Naskapi du Québec; mais l'autorité fédérale semble s'y refuser obstinément. Craint-on que des pasteurs deviennent trop indépendants et se passent désormais du service qui les garde en tutelle ? L'introduc-

tion du renne près de l'embouchure du Mackenzie a été une erreur et condamnée à la faillite dès le début : ce pays est le plus giboyeux du monde. Comment dans ces conditions transformer des chasseurs en pasteurs ? Au Labrador, le renne était condamné, parce que la chute de neige y est trop considérable. Dans le Québec, la question se présente différemment. Il n'y a pas de territoire plus avantageux pour le renne que la zone hémiarctique et il n'y a pas d'endroit au monde où elle atteint une telle ampleur. Pour régler le sort des indigènes, la bonne volonté et l'improvisation des techniciens ne suffisent pas. Avant de s'attaquer au problème de l'Esquimau, il faut d'abord une connaissance adéquate de l'écologie humaine, des notions précises de l'ethnologie des peuples primitifs et de la psychologie indigène et une vue d'ensemble des problèmes similaires des pays étrangers. L'autorité dite compétente a-t-elle toujours les qualifications nécessaires ? Pendant que l'on dépense des millions pour l'éducation des Esquimaux par des personnes qui ne savent pas un mot de leur langue et qui confondent éducation et instruction, on a laissé se créer chez les Esquimaux des centres de prostitution pour Blancs et précisément à des postes où se trouvent des officiers du gouvernement chargés de veiller sur les indigènes. C'est peut-être pousser un peu loin la notion de liberté.

Le jour où nos Amérindiens représenteront, en résumé, une coupe de la nation, depuis les strates inférieures jusqu'aux échelons les plus hauts de la société, et ne seront plus condamnés à devenir uniquement des journaliers, c'est alors seulement qu'ils feront partie intégrante du Canada. Ils ne seront plus, comme aujourd'hui, les parias qu'en ont fait des préjugés de race. Pour en arriver à cette solution, non seulement l'indigène, mais le Blanc surtout doit s'instruire.

A handwritten signature in black ink, reading "Jacques Rousseau". The signature is written in a cursive, flowing style. The first name "Jacques" is written in a larger, more prominent script, and "Rousseau" follows in a similar but slightly smaller script. A horizontal line is drawn underneath the entire signature.

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁶⁾

Benedict, Ruth — *Patterns of culture*. [Il en existe plusieurs éditions].

Burgesse, J.-Allan — [Pour bibliographie, voir ROUSSEAU, *Essai bibliographique sur la région du lac Mistassini*, cité plus bas].

Canada, Ministère de la citoyenneté, Service des affaires indiennes. — Statistiques manuscrites.

Champlain, Samuel de — [Ses divers récits de voyages. Voir notamment édition de la Champlain Society].

Cooper, John M. — [Pour bibliographie, voir ROUSSEAU, *Essai bibliographique . . . , infra*].

Denys, Nicolas — *Histoire naturelle des peuples, des animaux, des arbres et des plantes de l'Amérique septentrionale . . .* [Edition de la Champlain Society, 1908].

Desrosiers, Léo-Paul — *Iroquoisie* et articles dans les *Cahiers des Dix*.

Fenton, William N. — [Travaux cités dans ROUSSEAU, *Le folklore botanique de Caughnawaga*. Contrib. Inst. bot. Univ. de Montréal, no 55, 1945].

Flannery, Regina — [Pour bibliographie, voir ROUSSEAU, *Essai bibliographique . . . , infra*, et ROUSSEAU, *Cahier des Dix*, 1953].

Hallowell, A. Irvine — [Pour bibliographie, voir ROUSSEAU, *Cahier des Dix*, 1953].

Hawkes — *The Labrador Eskimo*. [Musée national, Ottawa].

Hodge, F.W. et al. — *Handbook of North American Indians North of Mexico*. Smithsonian Institution, 2 vol. 1912.

Jenness, Diamond — *Indians of Canada*. National Museum of Canada, Bull. 65, 446 pp., 1932.

(16) Cette bibliographie sommaire se rapporte aux tranches de la présente étude parues dans trois *Cahiers des Dix*, en 1958 (sous le titre de «Ces gens qu'on dit sauvage»), en 1959 («Les sachems délibèrent autour du feu de camp») et en 1960 («Les premiers Canadiens»). Il me faut m'excuser de l'état informe de ces références. Maintenant établi à l'étranger et sans ma bibliothèque, j'ai dû, à regret, me contenter d'indications fragmentaires. L'étude était entièrement rédigée avant mon départ, mais les notes bibliographiques étaient restées incomplètes sur mon manuscrit. J'aurais aimé présenter ici une bibliographie élaborée avec toutes les données requises, pour être plus utile aux chercheurs, mais les circonstances, dont je ne suis pas responsable, m'en ont empêché. J'aurais pu citer deux bibliographies importantes, l'une sur le Nouveau-Québec (Ministère du Commerce, Québec) et l'autre sur les aborigènes du Québec, publiée par un séminaire de l'université McGill, dont j'ai été l'un des initiateurs. Ces deux bibliographies, basées pour une part importante sur ma bibliothèque et mes fichiers, sont omises parce que je n'ai pas les ouvrages avec moi présentement.

Jenness, Diamond — *Origin and antiquity of the American aborigenes*. Proc. Fifth Pacific Sciences Congress, 1 : 738-747. 1933.

Jenness, Diamond — *La trame indienne de l'histoire du Canada*. Musée national du Canada, Bull. 86, 49 pp., 1937.

Jenness, Diamond et al. — *The American aborigenes : their origin and antiquity*. A collection of papers by ten authors assembled and edited by Diamond Jenness, published for presentation at the Fifth Pacific Sciences Congress, Canada 1933. [Les études réunies dans cet ouvrage sont les suivantes :]

Johnston, W.A. — *Quaternary geology of North America in relation to the migration of man*.

Romer, Alfred S. — *Pleistocene vertebrates and their bearing on the problem of human antiquity in North America*.

Nelson, N.C. — *The antiquity of man in America in the light of archaeology*.

Hooton, E.A. — *Racial types in America and their relations to old world types*.

Wissler, Clark — *Ethnological diversity in America and its significance*.

Spinden, Herbert J. — *Origin of civilizations in Central America and Mexico*.

Nordenskiöld, Erland — *Origin of the Indian civilizations in South America*.

Dixon, Rolland B. — *Contacts with America across the Southern Pacific*.

Roas, Franz — *Relationships between North-west America and North-east Asia*.

Jenness, Diamond — *The problem of the Eskimo*.

Jésuites — *Relations des Jésuites*. [Voir notamment les Relations de Le Jeune, Brébeuf, Dablon, Albanel, Laure].

Kosok — *Transport in Peru*. 30th International Congress of Americanists. Cambridge, England, 1952.

Lafitau — *Moeurs des sauvages Américains*.

LeClercq, Chrestien — *Nouvelle relation de la Gaspésie*. Edition Champlain Society, 1910.

Lescarbot, Marc — *Histoire de la Nouvelle-France*. Edition Champlain Society.

Lips, Julius E. — [Pour bibliographie, voir ROUSSEAU, *Essai bibliographique . . . , infra*].

Mangelsdorf, P.C. — *The mystery of corn*. Scientific American, 183 : 20-24. 1950.

Michelson, Truman — [Pour bibliographie, voir ROUSSEAU, *Essai bibliographique . . . , infra*].

Parker, Arthur C. — *Iroquois uses of Maize and other food plants*. N.Y. State Museum Bull. 144, 119 pp. 1910.

Rasmussen, Knud — *Eskimos and stone age peoples*. Proc. Fifth Pacific Sciences Congress, 4 : 2767-2772. 1933.

Rousseau, Jacques — 1) *Journaux de voyages manuscrits, 1943 à 1951*. 2) De nombreux travaux parus antérieurement et dont on trouvera la bibliographie dans les articles de l'auteur parus dans les *Cahiers des Dix*, depuis 1951.

Rousseau Jacques — *Les zones biologiques de la péninsule Québec-Labrador et l'hémiarctique*. Can. Journ. Bot., 30 : 436-474. 1952. [Renferme une documentation élaborée sur l'exploration de l'Ungava].

Rousseau, Jacques — *Essai bibliographique sur la région du lac Mistassini*. 155 pp. photocopiées, 1954. [Cette bibliographie couvre une grande partie du Québec subarctique. On y trouvera cités la plupart des travaux d'ethnologie relatifs aux Montagnais et Naskapi].

Sagard, Gabriel — *Le grand voyage au pays des Hurons*.

Sellards, E.H. — *Early man in America*. 211 pp. The Texas Memorial Museum, 1952.

Shapiro, H.L. — *Some observations on the origin of the Eskimo*. Proc. Fifth Pacific Science Congress, 4 : 2723-2732. 1933.

Skinner, Alanson — [Voir ROUSSEAU, *Essai bibliographique . . . , supra*].

Speck, Frank G. — [Voir ROUSSEAU, *Essai bibliographique . . . , supra*].

Stefansson, Wiljalmur. — *Le commerce chez les Esquimaux à l'époque préhistorique et de nos jours*. Musée National, Ottawa.

Tanner, V. — *Outline of the geography, life and customs of Newfoundland Labrador*. 2 vol., Cambridge University Press, 1947. [Renferme la plus importante bibliographie sur le Labrador et l'Ungava].

Turner, Lucien M. — *Ethnology of the Ungava district, Hudson Bay territories*. Smithsonian Institution, Eleventh Ann. Rep. Bur. Ethnol., pp. 167-350. 1894.

Waugh, F.W. — *Iroquois food and food preparation*. Canada, Dept. of Mines, Geol. Survey, Memoir 86, 235 pp., 1916.

Whitaker, Thomas W., and Carter, Georges F. — *Oceanic drift of gourds*. Experimental observations. Amer. Journ. Bot., 41 : 697-700. 1954.